ÉLOGES

DE

JEANNE D'ARC

PRONONCÉS

DANS L'ÉGLISE CATHÉDRALE D'ORLÉANS

LES

8 MAI 1856 ET 8 MAI 1828

PAR

M. L'ABBÉ DEGUERRY
CURÉ DE LA MADELEINE.

SE VEND AU PROFIT DE L'ASILE SAINTE-ANNE



PARIS
JACQUES LECOFFRE ET Cie, LIBRAIRES
RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29

1856


VE RI
TAS
CHRISTO ET ECCLESIAE
From the Fund given by
Francis Cabot Lowell
A.B. 1876, Fellow of Harvard College 1895-1911
and Cornelia Prime Lowell, his wife,
to supplement his
Collection of Books
relating to
JOAN OF ARC
HARVARD COLLEGE LIBRARY

ÉLOGES

DE JEANNE D'ARC

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

6

ÉLOGES

DE

JEANNE D'ARC

PRONONCÉS

DANS L'ÉGLISE CATHÉDRALE D'ORLÉANS

LES

8 MAI 1856 ET 8 MAI 1828

PAR

M. L'ABBÉ DEGUERRY

CURÉ DE LA MADELEINE.

Se vend au profit de l'Asile Sainte-Anne.



PARIS

JACQUES LECOFFRE ET CIE, LIBRAIRES

RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29

1856



JEANNE D'ARC.

Sculptée par la P^sse^ Marie d'Orléans.

Imp. Chardon aîné et fils, r. Hautefeuille, 30, Paris.

AUX PAROISSIENS DE LA MADELEINE

Mes chers Paroissiens,

Un grand nombre d'entre vous m'ont exprimé le désir de connaître et d'avoir en leur possession l'éloge de Jeanne d'Arc que je viens de prêcher à Orléans, le 8 mai, pour l'anniversaire de sa délivrance par l'illustre héroïne.

Je publie donc ce discours, et je vous le dédie; aussi bien, après Dieu, c'est vous que j'ai en vue dans tout ce que je fais. Je publie en même temps l'éloge que je prononçais en 1828, à l'occasion de la même solennité.

L'étude et la contemplation de Jeanne d'Arc donnent d'ineffables jouissances. Ce que j'ai dit de cette grande figure de l'histoire de notre pays est trop imparfait pour que j'ose espérer que sa lecture vous les fasse goûter.

Votre respectueux et affectionné serviteur,

G. DEGUERRY,
CURÉ DE LA MADELEINE.

Paris, le 20 mai 1851.

ÉLOGE

DE JEANNE D'ARC

PRONONCÉ LE 8 MAI 1856

DANS LA CATHÉDRALE D'ORLÉANS.

ÉLOGE

DE JEANNE D'ARC

Deus sanabiles fecit nationes.
« Dieu a fait les nations guérissables. »
(*Liv. de la Sagesse*, ch. I, v. 14.)

MONSEIGNEUR [1],

Les nations ont leur crise de santé comme les individus. Elle était grave, et semblait devoir être mortelle, celle qui épuisait la France au moment où elle fut miraculeusement sauvée par Jeanne d'Arc, cette illustre héroïne dont nous rappelons aujourd'hui les hauts faits en célébrant le glorieux anniversaire de la délivrance de cette vaillante cité.

Le roi dans la démence, les princes du sang

[1] Monseigneur Dupanloup, évêque d'Orléans. Il avait prêché, l'année précédente, le panégyrique de Jeanne d'Arc.

qui se disputent la possession et la jouissance du pouvoir suprême; le royaume divisé par leurs convoitises en deux partis qui se heurtent et s'entre-tuent; l'Angleterre, appelée tour à tour par l'un et par l'autre à leur aide, devenue maîtresse de la capitale et des principales provinces; des luttes terribles, d'odieux assassinats, d'atroces représailles, d'abominables désordres, des corruptions sans nom; une femme, indigne reine, indigne épouse, indigne mère, qui ose livrer le pays à l'étranger par un traité nul dans tous les cas, et qu'elle ne craint pas d'appuyer sur son déshonneur personnel : voilà comment et pourquoi la France se trouve dans une détresse extrême et la proie de maux de toute espèce.

Les douleurs et les misères des peuples, comme leurs vices et leurs agitations sanglantes, tout cela vient des grands, de leur orgueil, de leur cupidité et de leurs autres passions mauvaises. Ils sont bien coupables et se rendent bien funestes lorsqu'ils recherchent et exercent comme un passe-temps de fêtes, de plaisirs, de satisfactions et de sensualités diverses, de jouissances et d'ivresses de toute nature, avec leurs favoris de tous genres, le pouvoir, qui n'est, en réalité et chrétiennement, qu'une charge redoutable, l'abstinence et le désintéressement de soi-même,

l'application continuelle et le constant effort pour augmenter le bien-être matériel et moral des hommes que l'on gouverne, principalement de ceux qui souffrent et qui gémissent.

Dieu a fait les nations guérissables : tandis qu'une femme travaille à perdre la France, il en envoie une pour la sauver. Cette fois, ce n'est pas une princesse, une fille des cours, mais une fille des champs, une paysanne, riche, au reste, de toutes les vertus, et ainsi de la race des saints, bien supérieure religieusement à la race des rois. Si Dieu prend cette libératrice dans les classes inférieures, c'est qu'il veut apparaître plus visiblement dans l'œuvre qu'elle opérera en son nom ; c'est aussi pour témoigner par un solennel exemple la préférence qu'il accorde à la pratique de ses lois sur la naissance, la fortune et le savoir; et, afin d'unir les événements qui vont suivre aux événements d'une époque précédente, glorieuse aussi pour la religion et pour la patrie, il la choisit dans les lieux où naquit ou du moins vécut ce grand évêque qui disait à Reims au fier Sicambre : « Baisse la tête, adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré. »

Elles sont belles, elles sont magnifiques, elles sont merveilleuses, les actions de Jeanne d'Arc dans l'accomplissement de sa mission divine;

elles l'ont placée à une hauteur d'où elle domine tous les temps et tous les lieux, où elle apparaît comme un des monuments les plus grandioses de l'histoire entière, d'où elle rayonne comme un phénomène des plus prodigieux, où elle éclaire de la plus pure et de la plus vive lumière le ciel de la France, le ciel de l'Humanité et le ciel de la Religion.

Le récit de ses actions vous a été fait souvent. Jamais avec autant de pompe, autant de feu, autant de splendeur que la dernière fois; l'impression en est restée vivante au milieu de vous, et certes ce n'est pas nous qui pourrions l'effacer. Vous êtes heureux d'avoir pour vous gouverner dans la foi un pontife non-seulement docte, mais docteur, dont l'ardente activité et le zèle infatigable égalent le vaste savoir. Vous devez vous applaudir aussi d'avoir à la tête des intérêts de votre glorieuse cité des magistrats d'une précieuse sagesse et d'un admirable dévouement.

Il y a vingt-huit ans que nous eûmes l'honneur de porter la parole en cette solennité religieuse et nationale tout à la fois. Nous exaltâmes l'héroïsme de courage et l'héroïsme de résignation de Jeanne d'Arc. Aujourd'hui nous nous élèverons plus haut, et nous considérerons la raison première, la raison unique de l'un et de

l'autre en faisant retentir et en développant le mot écrit sur la bannière de cette vierge héroïque : Gloire à Dieu! En effet, c'est lui qui a sauvé la France par Jeanne d'Arc; il l'a sauvée par ses exploits, il l'a sauvée par ses souffrances. Tel est le sujet et le partage de ce discours, que nous recommandons à votre indulgente attention.

PREMIER POINT.

Dieu gouverne les événements de ce monde par des voies mystérieuses et cachées; mais il lui plaît quelquefois de sortir de son mystère et de découvrir son action providentielle. Il le fait alors de telle sorte, qu'il est impossible de la méconnaître; c'est ainsi, et il faudrait un excessif aveuglement pour ne pas le voir, qu'il se manifeste dans la mission de Jeanne d'Arc et dans le salut de la France par ses exploits : il y apparaît toujours et partout; l'idée, l'exécution, le succès, lui appartiennent en propre; la gloire doit lui en être rapportée, et, avec la gloire, les bénédictions de la reconnaissance et de l'amour, comme ne cessait de le dire et de le faire Jeanne d'Arc, au milieu de cette ville et dans cette basilique où retentirent les premiers chants et les premières

actions de grâces de la victoire : « *Mon fait*, disait-elle, *n'est qu'un ministère, et je ne suis que la servante du Seigneur.* »

Nous sommes tous convaincus que c'est Dieu qui a opéré la délivrance d'Orléans et le salut de la France par les exploits de Jeanne d'Arc; mais nous sommes ici pour renouveler et réjouir nos convictions à ce sujet.

Quand Dieu forme un dessein particulier de miséricorde ou de justice, les instruments qu'il choisit pour l'exécuter, il les élève à sa pensée, il leur montre dans cette pensée l'ensemble et les détails de la mission qu'ils auront à remplir; il leur communique une force indomptable contre les difficultés qu'ils ne manqueront pas de rencontrer; pour faire face à ces difficultés, il les met en possession de sciences qu'ils n'ont jamais apprises; il leur découvre des choses qu'ils ignorent et dont ils sont éloignés pour le temps ou pour le lieu; il les remplit d'une confiance absolue, sans mesure et sans variation dans le succès, en même temps que pleine de simplicité et de modestie; enfin les événements arrivent tels qu'ils ont été annoncés, et ils arrivent d'une manière si prodigieuse, qu'il est impossible de les expliquer raisonnablement par des causes naturelles. Tels sont ceux des principaux carac-

tères de l'inspiration divine que nous allons retrouver dans les exploits de Jeanne d'Arc.

Les circonstances de sa vocation à l'œuvre de la miséricordieuse bonté de Dieu sur la France sont bien connues de vous. Vers sa treizième année, la jeune fille de Domrémy devient pensive, plus sérieuse, habituellement recueillie; un air de tristesse et de mélancolie est répandu sur tous ses traits; sa prière est plus fréquente, elle ne l'interrompt que pour les nécessités de son travail; ses visites à l'église sont plus nombreuses, elles durent plus longtemps; elle se prosterne devant les statues de la sainte Vierge, et demeure ainsi prosternée des heures entières. On voit que quelque chose de grave, d'une importance extraordinaire, la préoccupe, l'obsède et la domine; elle passe une partie des nuits également agenouillée en oraisons ardentes. Durant son sommeil, on l'entend gémir, parler de guerre, de combats, de gens d'armes, pousser des voix de détresse ou de triomphe, résister à des sollicitations souveraines et répétées, s'écrier qu'elle ne peut pas, qu'elle est incapable, qu'elle ne saurait suffire à pareille tâche, qu'elle n'a rien pour la remplir, qu'elle ne sait rien, qu'elle n'est qu'une pauvre fille ignorante et inconnue. Une lutte ardente et continuelle se passe ainsi dans

son âme, dans son esprit et dans sa conscience.

Elle s'ouvre enfin de cet état, après quelques années, à sa famille; elle lui dit que Dieu a pitié des maux de la France, qui sont au comble; qu'il veut la sauver d'une manière miraculeuse en faisant éclater visiblement sa puissance, et que c'est elle qu'il a choisie pour être l'instrument de cette magnifique bonté. Elle lui déclare que l'ordre de Dieu lui a été signifié par des voix venues du ciel et par des apparitions d'anges et de saintes. Elle dit que ces voix et ces apparitions redoublent de plus en plus, qu'elles sont devenues presque continuelles, qu'elle leur a résisté depuis plusieurs années; que la résistance est désormais impossible; qu'il faut qu'elle parte sans retard, qu'elle aille délivrer la ville d'Orléans, ce dernier rempart de la monarchie; conduire le roi à Reims et l'y faire sacrer; que les succès sont réservés à sa présence et à ses efforts; que, sans elle, la ville d'Orléans succombera infailliblement, et avec elle la France, comme nation indépendante.

Cette déclaration, simple, ferme et précise, Jeanne d'Arc la fait à Baudricourt, gouverneur de Vaucouleurs, auquel elle demande d'être conduite vers le roi, afin de remplir les ordres du ciel; elle la fait au roi lorsque enfin il lui est

donné d'arriver jusqu'à lui; elle la fait à ceux des conseillers de ce prince et à ceux des docteurs de l'Église qu'il charge d'examiner la nature et les preuves de cette étrange et extraordinaire intervention divine en sa faveur. Ce n'est pas un accueil favorable, mais de l'indifférence tout d'abord, et bientôt les oppositions les plus violentes et les plus générales que rencontre cette déclaration de Jeanne d'Arc. Sa famille s'en désole et s'en courrouce; Baudricourt s'en amuse et en rit; Charles VII s'en étonne et hésite; les hommes de cour s'en moquent et s'en indignent; les hommes d'Église s'en scandalisent et condamnent; les hommes d'armes s'en offensent et dédaignent. Est-il croyable que Dieu veuille sauver la France par un miracle éclatant? Est-il croyable que, le voulant, il choisisse pour cela une petite fille de la campagne sans aucune valeur d'instruction, de crédit, d'autorité quelconque, d'un village à peine connu? Si Dieu voulait traiter la France avec cette grande et miséricordieuse bonté, n'aurait-il pas fait choix plutôt, dans ce dessein, pour l'accomplir, d'une femme ou d'un homme illustres par leur naissance, de l'un de ces guerriers fidèles qui portent depuis des années avec courage et un dévouement sans bornes les dangers et les fatigues de la

guerre? Si la France doit succomber, eh bien, il faut périr avec gloire. Après tant de défaites, il faut du moins sauver l'honneur et ne pas se vouer à l'humiliation de s'être laissé séduire aux promesses d'une petite fille, la dupe de son imagination, et, peut-être dans un excès d'amour aveugle pour la France, coupable d'avoir inventé une fable par le désir de la sauver, ou s'étant prêtée, pour lui servir d'instrument, à quelque intrigue d'un esprit enthousiaste et téméraire, se proposant d'ailleurs le même but de faire triompher la patrie; oui, il vaut mieux mille fois périr dans de nouveaux combats comme ceux livrés jusqu'à ce jour que de se placer sous une protection prétendue divine qui n'empêchera pas la perte et qui la rendra ignominieuse.

Ces oppositions étaient bien naturelles. Toutefois leurs auteurs auraient dû considérer que la déclaration de Jeanne d'Arc portait avec elle-même le témoignage de sa véracité; que plus ils rabaissaient cette jeune fille, plus ils la montraient incapable de s'être laissé séduire par son imagination ou par une intrigue, si louable qu'elle fût d'ailleurs. Si elle ne venait pas réellement au nom de Dieu et de sa part, n'est-il pas évident que la pensée de sauver la France n'aurait jamais pu se présenter à son esprit? Cette pensée est au-dessus de son âge, de

son sexe, de sa condition. Comment aurait-elle pu l'avoir d'elle-même lorsqu'on la juge si absurde et si incroyable? Est-ce que l'imagination d'une enfant au milieu de ses mirages peut se jouer à travers des réalités aussi terribles que celles d'une guerre furieuse à conduire? Est-il plus croyable qu'elle ait inventé tranquillement cet ordre de Dieu que les voix et les apparitions du ciel lui signifient? Un pareil mensonge, inconcevable dans tous les cas, peut-il s'accorder avec la piété, la foi et la pureté de vie de Jeanne d'Arc? Sans doute, elle connaissait les maux de la patrie, elle en avait même souffert avec sa famille; mais il y a un abîme immense entre cette connaissance et la résolution de secourir la France en alléguant qu'on est envoyé par Dieu, qui a promis le triomphe. Il serait non moins incroyable qu'elle eût été choisie par une volonté étrangère à la sienne qui l'emploierait comme un instrument avec lequel il y aurait chance de sauver le pays, parce qu'il y aurait moyen de frapper les esprits, de ranimer les courages, de les multiplier en leur disant que l'action de Dieu est avec eux, qu'elle les soutiendra et leur donnera infailliblement la victoire.

Une pareille suggestion, qui aurait exigé l'assentiment de Jeanne d'Arc, et qui n'aurait plus fait

d'elle que le ministre de l'homme au lieu d'être le ministre de Dieu, est si déraisonnable, qu'on se demande comment elle a pu être alléguée, et on ne s'explique un pareil phénomène que par la tyrannie et l'aveuglement des préjugés. Ah! si l'intervention de Dieu avait pu être imaginée par un esprit humain, et si cet esprit avait cherché à la réaliser, c'est bien ici qu'il faut dire en toute vérité : La personne choisie, préparée et mise en avant, n'aurait pas été une simple fille des champs, mais quelque personnage fameux par sa naissance, par son influence depuis longtemps établie, et par des services publics glorieux et signalés. Il n'est pas permis à l'homme d'imiter l'action de Dieu; la pensée ne saurait lui en venir. Entre l'action de l'homme et l'action de Dieu se trouve l'infini; le caractère de l'homme, c'est de proportionner les ressources à employer aux difficultés à surmonter; il lutte tant qu'il a l'espoir de vaincre, il se retire quand cet espoir n'existe plus; il combat la force par la force; son soin capital, c'est d'égaler l'une à l'autre au moins, et, quand il le peut, d'en employer une plus grande que celle qu'il doit abattre. La manière de Dieu, celle qui est la sienne, exclusivement la sienne, celle qui affirme d'une manière certaine son action directe dans un événement ou dans une suite

d'événements, c'est qu'il ne se présente que lorsqu'il n'y a plus d'espoir, lorsque le cri de détresse *Tout est perdu* a été poussé; c'est qu'il emploie ce qu'il y a de plus faible contre ce qu'il y a de plus fort, un David contre un Goliath, Jeanne d'Arc contre une armée nombreuse et réputée invincible, tant elle est habituée à triompher.

Sans nous arrêter à la réflexion que le nom du personnage qui se serait servi de Jeanne d'Arc pour le but et dans le sens allégués, n'a jamais été dit, et qu'infailliblement quelque chose de son projet eût transpiré tôt ou tard, admirons la fermeté de l'héroïne contre tous les obstacles que rencontre sa déclaration. Elle ne se laisse arrêter et vaincre ni par les larmes et les menaces de sa famillle, ni par les railleries et les sarcasmes de Baudricourt, ni par l'indifférence et l'hésitation de Charles VII, ni par les mépris et les dédains de sa cour, ni par les insultes et l'indignation des hommes d'armes, ni par les répulsions religieuses et les exigences inconcevables de l'Université de Poitiers. Elle dit aux résistances de ses parents qu'envers et contre tous elle partira, dût-elle faire le voyage à pied et user ses jambes jusqu'aux genoux pour se rendre auprès du roi; elle dit à ce prince et à ses divers conseillers que le temps de sa mission est court

et qu'il ne faut pas le perdre en vains discours ; elle se soumet aux examens de toutes sortes que lui imposent les hommes chargés de connaître et de décider si elle vient de Dieu ou si elle vient du démon. Examens dont quelques-uns, qui ressortaient de certaines croyances de cette époque, doivent être regardés comme providentiels, puisqu'ils mettaient d'avance à couvert et déclaraient inattaquables l'innocence et la vertu de cette vierge héroïque.

Mais, pour abaisser tous les obstacles devant Jeanne d'Arc, Dieu l'a mise en possession des sciences les plus élevées, et il lui donne la connaissance de choses qui se passent bien loin d'elle ou qui doivent arriver plus tard. Cette jeune fille, qui ne sait ni lire ni écrire, qui récite seulement l'Oraison dominicale, la Salutation angélique et la Profession de foi des apôtres, parle science théologique devant Baudricourt, qu'elle étonne et étourdit; elle en confère avec les docteurs de l'Université de Poitiers, qu'elle ravit et confond, et auxquels elle répond quand ils lui font des citations de quelques ouvrages : « *Messires, il y en a plus d'écrit au livre de Dieu que dans les vôtres.* » Elle dit au gouverneur de Vaucouleurs : « Faites-moi partir tout de suite, *à cet instant les habitants d'Orléans subissent un échec désastreux!* » Et c'est vrai. Ad-

mise en la présence du roi, qui ne porte aucune marque distinctive de son autorité, et qui se confond même dans la foule de ses courtisans, elle va droit à lui, bien qu'elle ne l'ait jamais vu, et le salue par son nom. C'est en vain qu'il lui répond qu'elle se trompe : « *Non, non,* dit-elle, *je ne me trompe pas, vous êtes bien le roi de France, et, pour que vous sachiez que je viens au nom de Dieu, il y a un secret qui n'est connu que de lui et de vous ; je le connais, et je vais vous le révéler.* » Elle le lui révèle en effet : « *En tel lieu, en tel moment, vous demandiez à Dieu de vous faire savoir si vous étiez le véritable héritier du royaume ; eh bien, il m'envoie vous le déclarer ; vous lui disiez de vous faire souffrir, mais d'épargner votre peuple ; eh bien, il m'envoie pour le délivrer des maux qui l'accablent.* » Quand sa mission est enfin acceptée et qu'on lui donne des armes, elle dit sur l'épée qu'on lui présente : « *Non, non, ce n'est pas celle-là que je dois porter, il y en a une, dans l'église de Fierbois, vous la trouverez cachée sous l'autel, des fleurs de lis sont gravées sur sa lame : voilà celle que Dieu m'a destinée ; allez la chercher.* » On la trouve où elle a dit, et telle qu'elle l'a désignée.

A toutes les difficultés qu'on lui fait, à toutes les résistances qu'elle rencontre, elle répond par

des prédictions; c'est son argument décisif pour les surmonter. Les événements de sa mission sont placés sous ses yeux, elle les voit distinctement, elle les annonce, elle les détaille avec une précision pour le moins égale à celle des calculs du savant qui marque et proclame la révolution des astres. Certes, Jeanne d'Arc ne voit ces événements et tout ce qui s'y rattache avec une vérité que les faits confirment que parce qu'elle les contemple dans la pensée de Dieu. Ce qui le prouve encore, c'est la facilité avec laquelle elle en parle : on sent à cette facilité que Dieu les a mis en sa possession. N'est-elle pas de Dieu aussi visiblement, la confiance de Jeanne d'Arc dans le succès? elle en est aussi assurée que s'il était déjà en son pouvoir, aussi assurée qu'elle le serait d'une prière à faire, d'une parole à dire, d'un repos à prendre, en un mot de l'œuvre la plus simple et la plus facile à opérer. Aucun empêchement, aucun obstacle, aucune opposition des choses ou des personnes, qui affaiblissent, déconcertent ou seulement inquiètent cette confiance. Elle décrit, quand il le faut, les péripéties de la lutte, et elle marque le jour, l'heure, le moment du triomphe.

Sans doute tout succès ne s'obtient que par une confiance ferme et inébranlable. Il faut croire pour

vaincre; c'est la foi qui sauve, qui transporte les montagnes, qui les abaisse devant elle, qui les jette de côté et brise tout ce qui s'oppose à sa marche. Sans cette énergique et indomptable confiance dans le succès, il est impossible de le remporter. Mais, pour vouloir le succès, pour le sentir et le déclarer certain, il faut des raisons d'y croire; il ne suffit pas de dire : Je réussirai et je triompherai, pour réussir et triompher en effet. Il est aisé de dire : Je viendrai, je verrai, je vaincrai; mais, à moins que ce mot ne soit un acte de folie, il doit être appuyé sur des ressources dans la proportion des difficultés. Eh bien, sur quoi pouvait s'appuyer Jeanne d'Arc quand elle se montrait si assurée de retirer sa patrie des maux où elle semblait devoir périr bientôt et infailliblement? avait-elle en sa possession ce qui pouvait faire obtenir pour la France ce grand triomphe, cette grande délivrance et ce salut visiblement impossible? Est-ce en elle-même qu'elle puisait sa confiance inébranlable? Est-ce admissible? Qu'était-elle donc, encore une fois? une fille simple s'étant occupée jusqu'alors du travail des champs ou de quelque autre travail commun et ordinaire dans la maison de ses parents. Puisait-elle sa confiance dans les événements et dans la situation où se trouvait la France? Mais la ville d'Orléans est aux abois;

elle doit succomber ou par le fer ou par la faim; ses habitants et les guerriers qui sont venus partager leurs périls combattent héroïquement, mais ils succombent et ne sont pas remplacés; il en reste si peu, que la ville sera prise, n'ayant plus de soldats pour la défendre. Déjà même il est question de se rendre; seulement on ne le fera qu'à des Français, à ceux qui combattent dans les rangs étrangers par le plus inexcusable des aveuglements. Puisait-elle sa confiance dans les dispositions de Charles VII? Mais ce roi indolent et mou, fait pour le repos bien plus que pour l'action, pour les plaisirs bien plus que pour les affaires, pour les jouissances de la paix bien plus que pour les dangers de la guerre, s'est comme abandonné lui-même : il est question, entre lui et ses familiers, de se retirer en Espagne ou en Écosse, et d'y vivre dans la sécurité.

Puisait-elle sa confiance dans les chefs de l'armée du roi? Mais leur courage est abattu, les plus illustres ont péri dans les combats; ceux qui survivent, incapables d'aucune lâcheté et d'aucune trahison, s'attendent à périr, un peu plus tôt, un peu plus tard, et ne songent qu'à vendre chèrement leur vie, déclarant qu'il est humainement impossible d'espérer la victoire et même d'y songer. Puisait-elle sa confiance dans des ressour-

ces matérielles, argent et autres, dont elle disposait? Mais le trésor royal est épuisé; la France manque de deniers autant que d'hommes pour la continuation de la lutte; l'Angleterre, au contraire, augmente continuellement ses armées; si grands que soient les sacrifices que lui impose la guerre, elle peut encore les faire. Puisait-elle sa confiance dans la disposition des esprits? Mais nous avons assez montré qu'ils lui sont tous contraires, qu'ils traitent ses promesses de salut avec indifférence et dédain. Qui peut donc, si ce n'est Dieu, lui avoir donné cette confiance dans le succès? confiance toujours la même, qui n'est ni plus ni moins grande une fois qu'autre; confiance aussi ferme et aussi immuable au milieu des contrariétés que les rochers de l'Océan au milieu des tempêtes; confiance calme, tranquille et modeste, ne s'attribuant rien de tout ce qu'elle possède de force et d'assurance, comme elle ne s'attribuera rien également dans les succès qu'elle obtiendra, rapportant tout à Dieu, avant, pendant et après l'action; témoignant, par ce désintéressement de toute gloire personnelle, par cette abstinence de tout amour des ovations, ainsi que de toute affectation d'orgueil, que c'est Dieu qui l'anime et la conduit, qu'elle ne se regarde que comme un pur instrument dans ses mains; con-

fiance tellement exclusive, d'ailleurs, pour la tâche qu'elle se dit chargée d'accomplir, que pour tout le reste elle n'existe plus, ou n'existe que dans les conditions ordinaires.

Jeanne d'Arc peut tout quand il s'agit de sauver la France; en dehors de cette mission, sa puissance est comme celle de toute autre personne. Au milieu des ravissements qu'elle excite, on la prie de guérir des malades; elle se scandalise de ces demandes, et elle déclare que le pouvoir des merveilles de cette nature ne lui a pas été donné, que Dieu ne l'a choisie que pour délivrer Orléans, faire sacrer le roi à Reims, et chasser de France les étrangers qui s'y sont établis en maîtres et en souverains : voilà le prodige, et le seul qu'elle doit opérer. Les docteurs de l'Université de Poitiers lui demandent des œuvres merveilleuses pour prouver qu'elle vient réellement de Dieu. Elle leur fait la même réponse : « Des miracles! ma mission n'est pas d'en opérer, elle est de sauver Orléans; faites-moi conduire à cette ville, vous verrez ce que j'y ferai, et vous reconnaîtrez si je suis, oui ou non, envoyée par Dieu! » Cette promesse, Jeanne d'Arc la remplit aussitôt qu'il lui est donné de partir après cinq mois d'attente, de suspension et d'examen, pendant lesquels elle ne cessait de réclamer la liberté d'exécuter l'ordre

de Dieu; ajoutant que les voix qui le lui avaient signifié devenaient pressantes de plus en plus.

Les événements annoncés et promis tant de fois arrivent et se succèdent : les Anglais, qui se croient maîtres d'Orléans, qui insultent les habitants et les soldats qui la défendent sur le nouveau capitaine auquel ils obéissent, et qui outragent avec violence et mépris tour à tour l'illustre héroïne, sont battus, culbutés, chassés successivement de toutes leurs positions, qui semblaient inexpugnables, et contraints de fuir avec honte, abandonnant cette proie dont la capture devait leur assurer celle de la France entière. Sans délai, et sans autre retard que le temps de remercier Dieu, Jeanne d'Arc s'occupe d'accomplir le deuxième but de sa mission, malgré de nouvelles résistances, et aussi vives que si la victoire n'avait pas parlé d'une manière éclatante en faveur de sa véracité. Elle veut que le roi parte pour Reims; dans ses idées, il ne sera vraiment roi que lorsqu'il aura reçu, au pied des autels, la consécration divine, que lorsque la couronne aura été placée sur son front au nom du Roi des rois, et qu'il aura juré de rendre son peuple heureux, en même temps que ce peuple lui jurera obéissance et soumission. Admirable et sainte institution que celle de cette alliance qui se fait

solennellement entre un prince et une nation, sous les yeux et sous l'autorité de Dieu, pris à témoin de la sincérité des sentiments respectifs qu'ils se vouent réciproquement pour le bien de l'un et de l'autre. Sans doute le sacre ne fait pas la légitimité du pouvoir, mais il sert les intérêts des rois et des sujets en proclamant que toute autorité vient d'en haut, que la soumission est son droit et le dévouement son devoir.

Les obstacles ne sont ni moins grands ni moins nombreux pour se rendre à Reims que ceux qui s'opposaient à la délivrance d'Orléans; ils paraissent insurmontables à tous les esprits; Jeanne d'Arc les entraîne plutôt qu'elle ne les décide. Cependant, sans aucune lutte sérieuse, sans être dans la nécessité de faire aucun siége, sans avoir à livrer aucune bataille, sans avoir même à soutenir aucun combat de quelque importance, Charles VII arrive à Reims avec sa suite, sa cour et son armée, sous la conduite de Jeanne d'Arc. Il est proclamé, couronné, sacré, au milieu des plus vives acclamations. Il y a peu de jours que tout semblait perdu pour lui, maintenant pour lui tout est sauvé; ses défaites étaient continuelles et sans interruption, maintenant le triomphe lui est revenu et il lui restera fidèle. S'il est quelques épreuves encore à subir, la conquête de tout

son royaume n'est pas moins certaine. Jeanne d'Arc lui aura valu ce titre de *victorieux* qui lui sera décerné par la postérité, et qu'il portera à travers les siècles, mais toujours comme étant l'œuvre et la gloire de la fille de Domrémy. Quel prodige, ou plutôt quelle suite de prodiges! Ah! la main de Dieu s'y montre-t-elle assez visible?

N'est-ce pas un prodige que le voyage de Jeanne d'Arc, de Vaucouleurs à Chinon, à travers des contrées couvertes d'ennemis; voyage qui n'est pas empêché, pas même contrarié? N'est-ce pas un prodige que Jeanne d'Arc sous les armes, lorsque le roi se décide à lui en faire donner, ayant l'aisance et la dextérité d'un vieux chevalier avec la grâce de plus? N'est-ce pas un prodige que l'entrée de Jeanne d'Arc à Orléans avec un convoi considérable, lorsque depuis longtemps rien ne peut plus y pénétrer, tant elle est serrée de près et de tous côtés? N'est-ce pas un prodige que Jeanne d'Arc, au milieu des ovations enthousiastes de l'accueil qui lui est fait, se montrant tranquille, calme, pleine de confiance et de sécurité, à la veille de luttes terribles et sanglantes? N'est-ce pas un prodige que l'empire de Janne d'Arc sur les guerriers les plus renommés et sur les chefs les plus illustres, leur imposant sa volonté avec une force irrésistible, les éton-

nant par la promptitude, la sagesse et l'énergie de ses résolutions, mettant fin par sa confiance à leurs inquiétudes et à leurs perplexités, et leur communiquant à tous la certitude de la victoire? N'est-ce pas un prodige que le ton d'autorité avec lequel Jeanne d'Arc commande aux Anglais de lever le siége, de se retirer s'ils ne veulent pas y être contraints par les armes et avec la perte d'un grand nombre d'entre eux, leur déclarant que, s'ils refusent de lui obéir, elle les attaquera sans retard, et qu'ils apprendront à leurs dépens que l'ordre qu'elle leur signifie est l'ordre même de Dieu? N'est-ce pas un prodige que Jeanne d'Arc marchant à la tête des attaques avec une science consommée de la guerre, avec un sang-froid magnifique, avec un courage calme et impétueux, avec une admirable présence d'esprit pour tous les accidents et toutes les difficultés de la lutte, culbutant l'opiniâtreté de la résistance, soutenant avec une énergie indomptable les efforts de ses retours furieux et désespérés, escaladant et faisant escalader les fortifications et les remparts avec une facilité et une promptitude qui étourdissent ses soldats eux-mêmes? N'est-ce pas un prodige que Jeanne d'Arc blessée grièvement, se délivrant de sa blessure en quelques instants, volant de nou-

veau au combat, dont les chances ne sont plus aussi favorables aux Français, leur faisant reprendre la supériorité qu'ils ne perdent plus et qu'ils accroissent? N'est-ce pas un prodige que Jeanne d'Arc s'éveillant tout à coup au milieu de la nuit, s'écriant : « Mes armes! mes armes! mon cheval! le sang français coule en ce moment! » On lui dit que tout est tranquille; sans répondre, elle s'élance en rugissant comme un lion, rencontre en effet les habitants, qui avaient attaqué sans elle et qui reviennent en désordre, poursuivis et harcelés; elle les arrête, les ramène, se jette avec eux sur l'ennemi, qui se met à fuir à son tour et qui abandonne précipitamment tout le terrain qu'il avait conquis? N'est-ce pas un prodige que Jeanne d'Arc toujours la première au plus vif de la mêlée, l'objet de tous les coups qui se concentrent vers elle, et toujours échappant à la mort qui la menace et la poursuit cependant de tous côtés? N'est-ce pas un prodige que Jeanne d'Arc ayant en sa possession la victoire, à ce point qu'elle est certaine partout où elle combat, et incertaine partout où elle ne combat plus? N'est-ce pas un prodige que Jeanne d'Arc faisant cesser en trois jours ce siége qui durait depuis si longtemps et où la prise de la ville paraissait aussi inévitable que le retour de la nuit après le jour? N'est-ce pas un

prodige que Jeanne d'Arc conduisant Charles VII à Reims, faisant ouvrir les villes qui se ferment devant eux et s'apprêtent à leur résister, ordonnant et obtenant leur soumission pleine et entière, entrant avec triomphe dans cette fameuse cité du sacre des rois que les ennemis se hâtent d'abandonner à son approche? N'est-ce pas un prodige enfin que toutes ces forces de l'esprit, de l'âme, du cœur et du corps, dans une jeune fille sans connaissances humaines et d'une constitution délicate?

Les ennemis de Jeanne d'Arc en son temps n'ont jamais nié son inspiration, sans laquelle aussi bien il est impossible de se rendre compte de ses exploits merveilleux. Seulement, ils ne voulaient pas que cette inspiration fût de Dieu, ils la disaient du démon; ils ne la faisaient pas descendre du ciel, mais monter de l'enfer. Comme si le démon pouvait être en contradiction avec lui-même et travailler à la ruine de son empire! comme s'il pouvait choisir, pour son œuvre d'aveuglement et de péché, des instruments fidèles à Dieu qui le prient et l'invoquent sans cesse; qui lui offrent leurs actions et lui demandent de les bénir; qui le remercient des succès qu'ils obtiennent; qui se recommandent continuellement à la sainte Vierge, aux anges et aux saints; qui poursuivent autour d'eux l'iniquité sous toutes

les formes et dans tous les rangs ; qui ne peuvent supporter dans leur conscience les faiblesses les plus simples; qui ont besoin de s'en décharger par la confession sacramentelle; qui demandent à la sainte eucharistie, avec le bonheur de la recevoir, toutes les lumières, toutes les énergies, toutes les ressources diverses qui leur sont nécessaires, et qui regardent comme malheureux le jour où ils n'ont pas pu communier! Il serait assez étrange que le démon employât pour sa cause des ouvriers qui ne travaillent que pour soutenir les intérêts de Dieu au dedans et au dehors d'eux-mêmes, et dans leur propre vie et dans la vie de leurs semblables.

Mais les adversaires en nos jours de l'inspiration divine de Jeanne d'Arc, hommes sceptiques ou politiques, n'oseraient pas déclarer que cette inspiration a été diabolique; car, s'ils croient en Dieu, assurément ils se font gloire de ne pas croire au démon. Aussi les exploits de Jeanne d'Arc restent-ils et resteront-ils toujours pour eux sans explication raisonnable et sans solution admissible. Est-ce donc que la présence de Dieu peut être contestée dans la restauration d'un peuple qui est plus surprenante avec les moyens qui l'opèrent et les circonstances qui l'accompagnent que ne saurait l'être la résurrection d'un mort? Toutefois

le prodige des prodiges en Jeanne d'Arc, c'est la beauté, la splendeur et la magnificence de sa manière d'être et d'agir. Ce qu'il y a de plus étonnant en elle, c'est elle-même, c'est la merveilleuse unité de sa conduite : ce qu'elle est d'abord, elle le sera toujours; et elle est toujours ce qu'elle a été d'abord; la grandeur sans mesure de son caractère se révèle de plus en plus avec la marche des événements; mais les proportions en sont aussi brillantes et surnaturelles au commencement qu'à la fin de sa mission.

Oui, c'est Dieu qui, dans une pensée d'amour sur la France, a voulu la sauver d'une ruine que tout annonçait comme prochaine et inévitable; et, afin que son amour éclatât davantage, que la nation en fût plus vivement pénétrée et lui en gardât une reconnaissance inépuisable, il a opéré ce salut par les mains d'une humble fille de la campagne. Il lui avait plu de faire la promesse de cette miséricordieuse délivrance à quelque âme simple, car il ne s'ouvre jamais de ses desseins aux opulents d'esprit et de confiance en soi-même ; cette promesse, communiquée sans doute, avait fait naître l'espoir dans une partie de la population d'être retirée de l'abîme d'une manière miraculeuse. C'est ainsi qu'au moment où le Sauveur vint au monde, la pensée du libéra-

teur promis et attendu s'était réveillée dans la conscience du genre humain. Quelques hommes ont peine à confesser comme envoyée du ciel une libératrice à cheval, l'épée à la main et qui livre des combats. Mais ce n'est ni de son propre mouvement ni de son propre choix que Jeanne d'Arc s'est jetée au milieu des batailles et des mêlées sanglantes. Elle n'a rien fait qui ne lui ait été commandé par Dieu; et elle a pu dire en toute vérité à sa souveraine sagesse : *J'ai accompli l'œuvre que vous m'avez imposée*[1].

Nous venons de voir que c'est Dieu qui a sauvé la France par les exploits de Jeanne d'Arc; voyons maintenant qu'il l'a sauvée par ses souffrances.

SECOND POINT.

Les personnages choisis de Dieu pour des missions extraordinaires sont dévoués par là même à de grandes souffrances, et le but de ces souffrances n'est pas seulement pour qu'on voie ce qu'ils valent réellement, en voyant de quelle manière ils traitent l'adversité, avec quelle sou-

[1] Év de saint Jean, c. XVII, v. 4.

veraineté de courage et de résignation ils se comportent à son égard, et pour manifester ainsi leur grandeur morale; Dieu veut ces souffrances dans une pensée plus générale et plus élevée : il les veut parce que ces nobles vies, ces généreux dévouements, ces gloires pures, sont appelés à être des victimes d'expiation. En effet, elle traverse les siècles avec la même force et les mêmes exigences, la parole qui révélait autrefois les besoins de l'humanité, *il est nécessaire que quelqu'un périsse pour le salut de tous*[1], et qui continue à les révéler dans le sens et avec la signification de cette autre parole : *des souffrances humaines doivent ajouter ce qui manque aux souffrances divines du Rédempteur*[2]. C'est dans la lumière de cette vérité capitale qu'il faut se placer pour avoir l'intelligence de la mort et de la passion de Jeanne d'Arc et pour voir que Dieu a sauvé la France par cette passion et par cette mort. Quelle erreur ce serait de croire que sa mission est achevée à Reims! Une partie seulement de cette mission est alors accomplie, celle du Thabor; mais reste celle du Calvaire.

Il y a pour les individus une autre vie où ils sont punis ou récompensés selon le bien ou le

[1] Saint Jean, c. II, v. 50.
[2] Saint Paul aux Coloss., c. I, v. 24.

mal qu'ils ont fait en celle-ci; la destinée des nations, au contraire, est toute et exclusivement dans le présent. Elles sont heureuses ou malheureuses, elles prospèrent ou déclinent, elles vivent ou meurent, suivant qu'elles violent ou pratiquent les saintes lois de la justice éternelle; de là ce mot de l'Écriture : *La justice élève les nations, le péché les ruine*[1]. Quand donc un peuple est la proie de quelque grande calamité, vous pouvez conclure sûrement que l'iniquité abonde dans son sein; il souffre parce qu'il a péché. Cette souffrance est un commencement d'expiation, mais il ne suffit pas toujours, surtout si Dieu a sur ce peuple des pensées de paix et de miséricorde, et s'il se propose de le sauver en éloignant les maux qui le dévorent. Alors il demande pour sa justice des holocaustes, et alors il est nécessaire que quelqu'un périsse pour le salut de tous. Mais alors aussi les victimes qui ont la gloire et la douleur de les offrir sont choisies parmi les existences pures et saintes; dans leur supplice se retrouvent les principales circonstances du supplice de l'adorable et divine hostie; la cause pour laquelle elles meurent triomphe; et leur gloire, un instant obscurcie par la calomnie, sort bientôt de la nuit où l'on avait cru l'é-

[1] Prov., c. XIV, v. 34.

teindre, pour briller d'un nouvel et impérissable éclat. C'est ce que nous allons contempler, admirer et bénir dans les souffrances de Jeanne d'Arc, par lesquelles, selon la loi de la réversibilité des mérites, il a plu à Dieu de sauver la France.

Jeanne d'Arc pouvait dire, tant la grâce céleste fut abondante en elle et tant elle y correspondit avec une grande fidélité : *Qui de vous me convaincra de péché*[1]*?* Sa pensée, ses affections et sa vie entière furent à Dieu dès qu'elle eut connaissance d'elle-même et jusqu'à sa mort. Son bonheur était de s'entretenir avec sa majesté infinie, avec sa providence, qui est la manifestation de sa bonté, de sa justice et de sa miséricorde. Elle passait dans ces entretiens tout le temps qu'elle avait de libre après son travail; sa ferveur n'aurait pas été plus grande quand elle aurait vécu cachée dans un cloître; les solennités de l'Église, les offices divins, et principalement le sacrifice de la messe, faisaient ses délices; à l'élévation, la vue de la sainte hostie la faisait pleurer; elle communiait fréquemment. Douce, bonne, serviable, d'un dévouement sans bornes, tout le monde l'aimait; ses compagnes se plaignaient quelquefois de sa dévotion, qui l'éloi-

[1] Saint Jean, c. VIII, v. 46.

gnait de leurs joies et de leurs fêtes profanes, auxquelles, en effet, elle ne prenait jamais part. Sa charité pour les malheureux était héroïque, elle leur donnait tout ce qu'elle avait, ne se réservant que le strict nécessaire pour les besoins de son corps, qu'elle avait assujetti à se contenter d'un peu de pain et d'eau; amèrement affligée à l'aspect du dénûment absolu, elle se condamnait aux extrêmes privations pour le secourir; les vieillards pauvres excitaient principalement sa compassion; elle les accueillait avec respect, elle leur donnait son lit, heureuse de coucher sur la terre à cause de cette assistance. Elle avait une dévotion tendre envers la sainte Vierge, et, dans son désir de l'imiter, elle se consacra entièrement à Dieu par le vœu de virginité.

Au milieu des travaux, des fatigues et des dangers de sa mission, elle ne relâche rien de sa vie de piété, de mortification et de charité. Ne pouvant supporter la vue de l'oubli de Dieu, elle expulse du sein de l'armée le blasphème, la licence et tous les vices, dès qu'elle a acquis assez d'autorité pour le faire efficacement. En même temps, par ses exemples et par ses leçons, elle rétablit le respect et la pratique de la religion, répétant sans cesse que, pour espérer et attendre de Dieu le triomphe, il ne faut pas l'offenser, mais se purifier de tou-

tes fautes et invoquer son secours avec une confiance soutenue par la sainteté de la conduite. Elle disait qu'il permettait la perte des batailles pour punir les péchés des hommes. Jamais ses ennemis n'ont osé dans les plus grands emportements de leur haine aveugle lui reprocher aucune action mauvaise. Si dans le combat elle était terrible, après la victoire elle était d'une clémence attendrissante; elle pleurait sur les morts et sur les blessés, donnant aux uns les soins les plus délicats, les plus affectueux, et s'appliquant à soulager les âmes des autres par les prières de l'Église et par le sacrifice de l'autel. Ses mœurs étaient si pures et si saintes, qu'une atmosphère de chasteté était répandue et régnait autour d'elle, l'environnant de toutes parts, et qu'à son approche les mauvaises convoitises que sa jeunesse et sa beauté avaient pu faire monter de l'enfer tombaient, s'éteignaient et s'évanouissaient entièrement.

Voilà les victimes que Dieu demande, et qui, seules, peuvent lui plaire, lorsque des satisfactions doivent être offertes à sa justice, afin qu'accordant en retour la grâce du pardon, il mette fin aux maux qui châtient la violation de ses lois, l'audace des scandales et l'impudeur des crimes les plus abominables. La voilà, cette hos-

tie vraiment digne de racheter la France par des douleurs méritoires. A son front, avec la couronne de la victoire, elle porte l'auréole des trois plus belles vertus, de celles qui sont l'essence et la gloire de toute sainteté, la piété, la charité et la pureté. Si de grandes douleurs lui sont réservées, n'est-il pas évident que Dieu la destine à sauver sa patrie par les souffrances, après l'avoir sauvée par les triomphes? *Il est nécessaire que quelqu'un périsse pour le salut de tous.*

Aussi comme il est frappant, et il ne saurait l'être davantage, le rapprochement du supplice de Jeanne d'Arc avec celui du divin Sauveur, pour les circonstances principales! Comme le Rédempteur, elle est trahie, vendue, abandonnée, accusée par de faux témoins, condamnée par des juges iniques et livrée à une mort de violence et d'infamie. Trahie! quand on demandait à Jeanne d'Arc si elle avait peur, elle répondait : « *Je n'ai peur de rien que de la trahison!* » Ne parlons pas des mauvais vouloirs qui ne cessent de l'assaillir à l'époque même de toute sa popularité; des obstacles qu'on lui suscite lorsqu'elle accepte, d'autres disent lorsqu'elle veut, après le sacre, la continuation de la lutte; ne parlons pas des hostilités de toute nature et sous toutes les formes dont les plans qu'elle propose sont l'objet; ce qui nuit à

l'exécution, empêche les résultats et cause l'insuccès. Mais, à l'attaque de Paris, qui n'est infructueuse que parce qu'elle n'est faite ni aussitôt ni de la manière que le voulait Jeanne d'Arc, quel est le sentiment qui l'abandonne blessée aux pieds des remparts, où déjà elle pouvait être prise, qui lui résiste impérieusement lorsqu'elle veut renouveler l'attaque avec l'assurance de réparer le premier échec et qui l'éloigne de force afin qu'elle ne puisse pas, en effet, attaquer de nouveau? A la sortie, qui ne réussit pas, pour dégager Compiègne, quel est le sentiment qui fait baisser le pont-levis et fermer les portes lorsque l'héroïne, restée la dernière pour soutenir la retraite et arrêter le choc de l'ennemi, n'est pas encore rentrée? Quel est le sentiment qui empêche tous les habitants et tous les guerriers de voler à son secours lorsqu'ils la voient, du haut des remparts, poursuivie avec acharnement, et de recommencer le combat pour lui donner la facilité d'échapper aux mains de ceux qui vont la saisir? Quel est le sentiment qui semble jouir et se féliciter lorsque, pressée et environnée de toutes parts, elle se trouve, par la chute de son cheval, dans la nécessité de se rendre? Le matin même de cette fatale journée, elle disait, en s'appuyant contre un des piliers de l'église

où elle venait de communier : « *Mes bons amis et mes chers enfants, je suis trahie, et bientôt je serai livrée à la mort; priez pour moi, je vous supplie, car je ne pourrai plus servir mon roi, ni ce noble royaume de France.* »

Vendue! Elle est grande, elle est féroce, elle est scandaleuse la joie des ennemis de Jeanne d'Arc lorsqu'ils la tiennent en leur pouvoir; il leur semble qu'ils ont saisi la fortune de la France en saisissant cette jeune fille dont les exploits héroïques ont ruiné en quelques jours les conquêtes qui leur avaient coûté et tant de mois, et tant d'efforts, et tant de sacrifices. Ils pensent bien qu'ils vont réparer leurs désastres, reprendre tout le pays qu'elle leur a fait perdre, et effacer, par de nouvelles victoires, leurs douloureuses humiliations. Les Anglais disputent aux Bourguignons l'honneur d'en rester les maîtres; ils demandent de l'acheter, et, malgré la parole qu'elle a reçue en donnant la sienne, elle est vendue, chèrement sans doute, puisqu'elle est vendue à un prix plus élevé que celui de la rançon des rois, mais enfin elle est vendue, et par un traître.

Abandonnée! Ne semble-t-il pas qu'à la nouvelle de la captivité de Jeanne d'Arc toutes les villes et les provinces qu'elle a sauvées du joug

étranger vont accourir avec un impétueux élan pour la délivrer? Tous les guerriers qu'elle a conduits à la victoire se feront un honneur de mourir, s'il le faut, en cette lutte commandée par une reconnaissance si largement méritée! Ne semble-t-il pas que tout ce qu'il y a de cœurs français offrira de prendre sa place de prisonnière pour qu'elle puisse recouvrer sa liberté? Ne semble-t-il pas que des masses d'or et d'argent seront versées de toutes parts pour payer sa rançon? Eh bien, nulle main ne lui est tendue, nul intérêt ne lui est porté, nul secours ne lui arrive, nulle pitié même ne lui est accordée! Elle est abandonnée entièrement, complétement abandonnée. Une femme, il faut la nommer, la duchesse de Luxembourg seule, est touchée de son sort comme autrefois la femme de Pilate de celui du Rédempteur; elle s'efforce de la protéger contre l'injustice et la méchanceté, mais elle ne peut rien obtenir. Oh! il est écrit que *quelqu'un doit périr pour le salut de tous!* Que fait donc Charles VII, qui doit sa couronne à Jeanne d'Arc? Que dire de cet inconcevable et honteux délaissement dont il récompense son généreux et si efficace dévouement? Quelle ingratitude inouïe! O Jeanne! j'offenserais votre mémoire si j'attaquais celle

de votre roi! Vous avez toujours défendu son honneur dans les fers comme avant! Cet honneur ne vous était pas moins sacré que son royaume, que vous lui avez rendu. Tant il est vrai que, conduite par des motifs d'une haute et importante vérité, ce n'était ni sa personne ni ses actes, mais son droit et le principe qu'il représentait que vous souteniez avec votre héroïque courage afin de sauver la France, en sauvant la royauté nationale.

Toutefois il est impossible de ne pas s'étonner et même de ne pas s'indigner d'un pareil abandon, si entier et si général. Faut-il penser que Jeanne d'Arc, ou par sa piété, ou par son influence, ou par l'autorité qu'elle exerçait, était devenue une gêne, un embarras, une sorte d'incommodité? Faut-il penser qu'en possession de la victoire, et oubliant par quel moyen on l'avait recouvrée, on désirait faire voir qu'on savait la conquérir et la fixer soi-même? Faut-il penser que les amours-propres guerriers, qui s'étaient si difficilement soumis et jamais, d'ailleurs, habitués à avoir une jeune fille pour chef supérieur, éprouvaient une espèce de satisfaction de ce qu'ils ne combattaient plus sous ses ordres? Faut-il penser que, témoins des prodiges sans nombre dont sa mission avait été remplie jusque-là, ils comp-

taient qu'elle saurait bien se délivrer elle-même par quelque action d'un éclat nouveau et surnaturel, et qu'au besoin Dieu, qui l'avait envoyée pour le salut de la France, la retirerait des mains de ses ennemis? Ne faut-il pas penser, plutôt, qu'il était nécessaire que le dessein de la miséricorde divine reçût son accomplissement et qu'une noble victime fût immolée pour le rachat et le salut de la nation?

Jeanne d'Arc, trahie, vendue, abandonnée, doit boire jusqu'à la lie le calice des tortures morales et corporelles. Pendant six mois, elle est conduite de forteresse en forteresse, de prison en prison, de cachot en cachot; elle y trouve partout les outrages, les injures et les moqueries du prétoire; elle est flagellée par l'insulte dans sa famille, dans sa conduite et dans ses exploits; on la couronne avec le ridicule; on jette sur ses épaules le manteau de la folie; le mépris est comme un roseau qu'on place dans ses mains; le défi lui est porté de se rendre elle-même à la liberté; tous ses mouvements sont épiés; on cherche à la compromettre dans ses discours; on ne cesse de lui tendre des piéges; on emploie toutes les ruses imaginables pour obtenir d'elle quelques paroles qui puissent fournir la matière d'une accusation; on invente et on lui impute des

aveux, dans le désir et la résolution prise de la trouver coupable. Il n'est pas de tentative qui ne soit faite pour humilier sa dignité, briser sa patience, réduire son courage et la dépouiller de sa gloire. Le vice ose arrêter ses pensées sur elle, mais il sent la honte le couvrir au seul aspect de cet ange de pureté et d'innocence. Qui le croirait? Par un attentat horrible, la confession sacramentelle ose, en se prévalant des fonctions qu'elle a exercées auprès d'elle, l'incriminer calomnieusement, et elle est reçue en ce rôle odieux!

De faux témoins sont préparés, et la chargent de crimes dont elle ne sait même pas le nom. On trouve des juges qui ne craignent pas d'accepter la commission de la sacrifier à la haine de ses ennemis; ils l'ont condamnée d'avance, et son procès ne sera qu'une vaine et pitoyable forme pour que la plus monstrueuse iniquité ait un air de justice. Autant les ennemis que Jeanne d'Arc combattait sur les champs de bataille étaient nobles et grands, autant ceux auxquels elle a affaire pour sa passion et sa mort sont ignobles et méprisables. D'où vient cet acharnement contre elle? Comment s'expliquer et la cruauté des geôliers, et l'improbité des témoins, et l'iniquité des juges?

Est-ce la peur, est-ce la cupidité, est-ce l'ambition, qui les fait lâches, vils et méchants? Hélas! de quels excès de toute nature ces passions ne rendent-elles pas capable! Combien de fois, dans leur aveuglement, n'ont-elles pas donné le hideux spectacle du trafic des choses les plus saintes et les plus sacrées! N'est-ce pas pour cela qu'il se rencontre des hommes qui ont exalté tour à tour, selon leur intérêt, dans leurs discours et dans leurs autres actes, les opinions et les choses les plus contraires? Aussi la première gloire pour l'homme, la seule véritable, la seule qui le recommande à la postérité, est celle qu'il reçoit de la fermeté du caractère, fermeté si belle dans Jeanne d'Arc et quand elle combat et quand elle est jugée.

C'est à la divinité de sa mission qu'on en veut; aussi bien, si cette divinité était admise comme certaine, la conclusion qui s'ensuivrait pour les Anglais, ce serait le devoir de quitter immédiatement la France pour ne pas désobéir aux ordres du ciel et combattre contre lui; ce serait pour tous les Français le devoir de finir leurs funestes divisions, de se réconcilier entre eux comme des frères et de se ranger tous sous l'autorité, reconnue seule légitime, de Charles VII. Mais la haine des nations et des partis a-t-elle

la force d'un pareil sacrifice et peut-elle en avoir la volonté? Leur aveuglement ne les condamne-t-il pas à préférer l'erreur à la vérité? C'est ainsi que la haine de la religion a fait concevoir et produire sur Jeanne d'Arc un poëme infâme accueilli par la société, qui aurait dû le repousser avec dégoût, et qui partage, à cause de cela, la honte et le crime de son auteur.

Mais, si Jeanne d'Arc est magnifique à la tête d'un combat, se précipitant avec la rapidité de la foudre sur l'ennemi, jetant la confusion et la terreur dans ses rangs, l'éblouissant du feu de ses regards, l'écrasant comme si elle était le génie même de la guerre, ou plutôt lui apparaissant comme l'archange saint Michel avec la majesté de la souveraine grandeur, s'écriant : *Qui est semblable à Dieu?* et le chassant devant elle comme le vent chasse la poussière ; elle est plus magnifique encore devant les méchants lâches, ambitieux ou aveugles, qui ont accepté la honte de la juger. Comme elle est calme, ferme, digne! Comme elle est belle de simplicité sans bassesse, d'assurance sans fierté, de douceur sans crainte, de noblesse sans affectation, de courage sans fatuité, de résignation sans faiblesse! Comme elle est sublime de générosité, de présence d'esprit et de tranquille possession

d'elle-même! Comme elle se tire avec autant d'habileté que de candeur de tous les piéges qu'on lui tend! Comme elle brise sans vivacité et sans effort la trame des calomnies et des falsifications ourdie contre elle et dont on cherche à l'envelopper! Comme elle détruit, par ses réponses qui jaillissent et brillent avec la vivacité de l'éclair, toutes les questions captieuses qu'on lui adresse : « *Est-ce que les anges qui vous visitaient avaient des vêtements?* lui demande-t-on. — *Croyez-vous*, leur répond-elle, *que Dieu ne puisse pas leur en donner? — Mais êtes-vous en état de grâce?* » Si elle disait oui, on l'accuserait d'orgueil; si elle disait non, on l'accuserait de péché, et, dans les deux cas, elle serait indigne d'être l'instrument des desseins de Dieu; elle répond : « *Si je n'y suis pas, que Dieu daigne m'y mettre, et, si j'y suis, qu'il daigne m'y conserver. — Pourquoi vous êtes-vous précipitée du haut de la forteresse, vous vouliez donc vous tuer? — Non, je ne voulais pas me tuer, mais je voulais porter secours et assistance aux braves gens de Compiègne; au reste, je me reproche cette action et je m'en suis confessée. — Ne disiez-vous pas à vos gens que, s'ils marchaient vaillamment sur vos traces, ils auraient la victoire? — Oui, sans doute, et je disais ce qui est advenu et ce qui ad-*

viendra encore. — Des promesses vous ont été faites par vos voix, quelles sont ces promesses? — Elles m'ont promis, selon mes désirs, que les ennemis de mon Roi, qu'ils le veuillent ou ne le veuillent pas, seront chassés du royaume, et je vois cela aussi clairement que je vous vois assis sur votre tribunal. — Vous fîtes des prédictions? — J'en ai fait et j'en fais encore; avant sept ans les Anglais abandonneront un plus grand gage qu'ils n'ont fait devant Orléans, et, enfin, ils perdront tout en France. »

Toutefois, c'est au moment de sa mort que Jeanne d'Arc apparaît avec une grandeur incomparable, avec une magnificence de vertu qui l'élève bien au-dessus de la gloire de ses brillants faits d'armes. Les Anglais exigent qu'on la condamne, ils veulent à outrance qu'elle soit flétrie d'abord et qu'elle meure ensuite par une conséquence juridique de cette flétrissure; il leur importe d'être vengés de leurs défaites, et que le prestige de la mission surnaturelle de cette fille étrange disparaisse, afin qu'il soit bien établi qu'ils n'ont rien fait contre Dieu et qu'ils ont droit à la possession de la France, de gré ou de force. Que Jeanne d'Arc soit donc accusée, condamnée et exécutée au plus tôt! Ils ne lui épargnent pas les cruautés dans sa prison de

Rouen : ils la lient aux pieds et aux mains par des chaînes si étroites, qu'elle ne peut se mouvoir; ce n'est pas assez : ils l'enferment dans une cage de fer où elle est serrée de toutes parts. Cependant elle avait été bien généreuse envers leur commandant en chef lorsqu'elle l'avait fait prisonnier à la bataille de Jargeau! Cependant un ennemi vaincu et désarmé a droit aux respects, aux égards mêmes, dans la proportion de sa valeur et de sa gloire, et le torturer pour se dédommager en quelque sorte de n'avoir pu le vaincre est la plus hideuse lâcheté. C'est comme hérétique et sacrilége qu'on veut la condamner! Cependant sa foi est pure, entière, et on lui refuse d'en appeler au pape, à la décision duquel elle se soumet d'avance! et cependant on lui accorde, sur sa demande, les sacrements de la Communion et de l'Extrême-Onction, bien qu'elle n'ait fait aucune rétractation et qu'elle ne cesse, au contraire, de protester de la vérité de sa mission divine et de déclarer que c'est Dieu qui a fait toutes ses actions, remporté tous ses triomphes, et qu'elle renouvelle, en son nom et de sa part, l'annonce que les ennemis de la France seront chassés bientôt de l'étendue de son territoire!

Mais tout doit être extraordinaire, sans exem-

ple, et rester inconcevable dans la passion et la mort de Jeanne d'Arc, afin qu'elles se rapprochent de plus en plus de la passion et de la mort de l'holocauste de propitiation infinie. On la tire de son cachot, et on la conduit, environnée de soldats, au milieu d'une foule immense, à son calvaire, où elle doit entendre sa sentence et périr par le feu. Durant le trajet, le confesseur qui l'a si indignement outragée en l'accusant de lui avoir avoué des crimes dont elle était innocente monte sur la charrette où elle est assise, tombe à ses genoux, la prie de lui pardonner : elle lui pardonne. Arrivée au lieu de son supplice, elle est exposée aux yeux de la multitude, au haut d'une estrade élevée ; on lui lit sa condamnation, et, sans que le tribunal laïque intervienne pour ordonner l'exécution, c'est du tribunal ecclésiastique qu'elle va, contre toutes les règles, à la mort. Elle descend de l'estrade pour monter sur le bûcher ; quelques hommes vils et mercenaires osent encore, à cet instant suprême, la couvrir d'outrages. A la vue de son supplice, son âme se trouble et défaille un instant, elle verse des larmes, elle pousse des cris de douleur; mais cette agonie, qui rappelle de loin celle du Christ au jardin des Olives, cesse promptement. Jeanne d'Arc reprend tout son courage et toute sa patience, et

accepte cette mort affreuse avec un héroïsme dont les proportions ne sont pas de la terre. Du haut de son bûcher, elle demande au vénérable religieux qui l'assiste de lui apporter, de l'église voisine, une croix, et de la tenir debout devant elle. Cette demande, elle la fait pour que l'image de son Sauveur la soutienne et la console au milieu de ses souffrances, mais aussi pour éloigner ce pieux et saint confesseur d'auprès des flammes, qui commencent à surgir de toutes parts. JÉSUS! voilà sa première parole; elle réclame ensuite des prières pour son âme, elle pardonne à ses ennemis, elle prie pour le Roi, elle prie pour la France. Enveloppée de tous côtés par le feu, elle répète, avec un profond accent de foi vive et de touchante piété : JÉSUS! JÉSUS! Elle fixe une dernière fois l'image sacrée avec des regards d'une tendre confiance, penche la tête sur son épaule, et expire.

De ce bûcher, ou plutôt de cet autel, arrosé d'un sang innocent, monte un nuage de mérite propitiatoire; il en sort une colombe avec l'olivier de la paix. Elle annonce que la réparation offerte à la majesté divine est acceptée; que la France est pardonnée; que ses enfants, si malheureusement divisés, vont se réconcilier; que le déluge de calamités qui la désole depuis si

longtemps, et qui a commencé à décroître, s'écoulera bientôt entièrement; qu'elle ne perdra pas sa place indépendante au milieu des nations; qu'elle restera toujours l'une des plus glorieuses par le génie dans les arts, dans les sciences, dans les lettres et dans les armes, marchant le plus ordinairement à la tête des autres dans les voies de la véritable civilisation, conservant sa couronne de fille aînée de l'Église. Ne l'aurait-elle pas perdue si elle avait été sous la domination de l'Angleterre, lorsque le déluge des erreurs réunies et amassées de tous les siècles par l'indépendance de l'esprit humain poussé jusqu'à la folie se déchaîna dans le Nord, et du Nord sur l'Europe entière? Il a englouti la foi de l'Allemagne et celle de l'Angleterre; mais il a causé peu de mal à la France, qui est restée et qui restera toujours la France de Charlemagne, de saint Louis, de sainte Clotilde, de sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc, réjouissant toujours l'Église par la pureté, la grandeur et l'énergie de sa foi; toujours heureuse et empressée de verser ses sueurs et son sang pour la propagation et le triomphe de l'Évangile; toujours d'une fécondité magnifique pour les œuvres de la charité fraternelle; toujours amèrement désolée des douleurs de la Papauté; toujours ardente à défendre ses

prérogatives et ses droits, et à lui témoigner ainsi la constante et inaltérable vivacité de sa tendresse filiale.

Honneur, reconnaissance et amour à Jeanne d'Arc, qui a sauvé la France par sa passion et par sa mort! Ah! la nation qui l'a fait brûler porte maintenant à son front, et puisse-t-elle ne la pas porter longtemps encore, la coiffure dont elle avait affublé le sien et sur laquelle étaient écrits ces mots : *hérésiarque, schismatique!*

Les ennemis de Jeanne avaient pensé que son procès serait pour elle un linceul de honte et qu'elle resterait pour jamais ensevelie dans son supplice comme dans un tombeau d'opprobre; elle triomphe, au contraire, dès l'instant même de cet horrible supplice, ou plutôt de ce salutaire et précieux sacrifice. Ses cruelles souffrances, l'héroïsme de courage, de patience et de générosité avec lequel elle les endure, touchent, attendrissent et brisent tous les cœurs. Le peuple, qui ne se trompe pas quand il reste maître de lui-même, s'écrie : « *C'est la haine de l'étranger, parce qu'elle l'a vaincu, qui l'a immolée. Elle est morte pour l'amour de la France; maudits soient tous ceux qui ont pris part à son supplice!* » Le bourreau tremble que Dieu ne lui pardonne pas d'avoir exécuté une vierge si pure. De toutes parts re-

tentissent ces lamentations : « *Nous sommes perdus, car une sainte vie vient d'être brûlée.* » D'autres voix disent : « *Plût à Dieu que nous fussions dans le lieu où a été reçue l'âme de cette sainte fille!* » Les juges, rongés de remords, couverts d'anathèmes, dévorés d'inquiétude, cherchent, dans la puissance du roi d'Angleterre, un refuge contre l'autorité du Concile et du Saint-Siége, dont ils redoutent l'intervention; tous mourront dans l'année et d'une mort tragique. Jamais la justice divine n'a vengé dans ce monde l'innocence d'une manière si visible, si prompte et si sévère. C'est bien qu'ils regrettent leur forfait, mais il faut qu'ils soient punis, afin qu'il demeure établi, pour l'instruction de la suite des âges, qu'on ne saurait être impunément mauvais et méchant à un pareil degré. Le chef anglais qui le premier est devenu maître de Jeanne d'Arc périt de honte et de chagrin dans le château même où il l'avait enfermée; enfin, Henri VI, roi d'Angleterre, proclamé monarque de France, après avoir été deux fois détrôné, meurt assassiné par Édouard, son cousin.

Mais Jeanne d'Arc ne restera pas enveloppée dans une sentence ignominieuse, son procès sera revisé. C'est le Souverain Pontife qui l'ordonne; il en remet le soin aux hommes les plus compé-

tents pour la science et pour la vertu; toutes les pièces sont examinées; des témoins nombreux sont entendus; tout est pesé au poids du sanctuaire; l'iniquité jaillit de toutes parts; la sentence est déchirée; les juges sont déclarés criminels; la plus haute autorité, celle que le Saint-Esprit éclaire et conduit, celle qui est le foyer de la pure lumière des intelligences, celle qui veille au règne de la moralité des peuples et qui est, sous ce double rapport, la conservatrice des sociétés, la Papauté, proclame solennellement l'innocence de Jeanne d'Arc et la déclare martyre, trois fois martyre : martyre pour la religion, pour la Patrie, pour le Roi. Et la voilà placée en face de l'univers, sur ce piédestal de grandeur unique, de gloire incomparable, d'élévation qu'on ne peut ni mesurer ni exprimer, d'où elle reçoit les hommages de tous les siècles.

Les générations, les unes après les autres, la saluent à l'envi; elles n'ont ni assez de joie ni assez d'acclamations pour l'exalter dans la mesure de leur admiration. Celle qui ne se soulève pas d'indignation contre l'outrage qui lui est fait par un esprit satanique, sans âme et sans cœur, ne mourra point sans avoir été sévèrement châtiée; elle passera par le feu des plus grandes tribulations, et se couvrira d'une honte ineffaça-

ble par les sacriléges les plus odieux; elle brisera les images du Christ et en même temps les images de Jeanne d'Arc, dont elle déclarera, sans le vouloir, en l'associant à sa haine du Rédempteur, qu'elle était vraiment l'envoyée du ciel, comme autrefois Pilate, en faisant placer le fameux écriteau de la croix, proclamait, à son insu, l'universelle et éternelle royauté de Jésus-Christ. Enfin, par un excès de folie et d'opprobre, tandis que cette génération poursuivra la mémoire de la vierge héroïque d'Orléans, elle décernera des hommages divins à une fille de mœurs souillées et impures.

La génération actuelle a relevé avec des transports d'enthousiasme et d'amour l'étendard du Calvaire et la statue de Jeanne d'Arc; les nuages qui voilaient sa gloire aux yeux de quelques esprits, par les effets des préjugés de nationalité ou par suite des ravages de l'impiété, se sont dissipés de plus en plus devant la lumière de l'histoire la plus éclairée et la plus consciencieuse. La mission surnaturelle de Jeanne d'Arc brille aujourd'hui avec un nouvel éclat; une auguste princesse[1] l'a exprimée dans une œuvre sublime de foi et de piété; c'est elle aussi

[1] Feu la princesse Marie d'Orléans.

que l'art a proclamée dans le monument que vous venez d'élever à cette illustre guerrière sur la principale de vos places, où elle assemblait vos valeureux ancêtres pour les conduire au combat et au triomphe. Naguère vous avez eu auprès de ce monument le beau spectacle d'une troupe de soldats de la France[1] revenant de ces combats gigantesques par lesquels elle a repris sa haute position dans le monde. A la vue de Jeanne d'Arc, ils se sont sentis émus, leurs armes et leurs étendards se sont abaissés, ils ont défilé devant elle pour lui rendre les honneurs militaires comme à celui des capitaines qui avait sauvé la patrie dans le plus grand danger et par des actions de la gloire la plus impérissable.

Orléans! cette gloire est aussi la tienne, non pas seulement parce que Jeanne d'Arc l'a conquise dans tes murs et pour ta délivrance, mais parce que tu en as partagé les travaux, les dangers et les douleurs. Jouis donc de cette gloire, ton nom est à jamais associé à celui de ton immortelle libératrice! Jouis de tous les honneurs qu'elle reçoit depuis quatre cents ans, et dans ton enceinte et loin de toi! Quelles acclamations retentissent sur sa tête! Entendez de toutes parts :

[1] Les zouaves de la garde impériale.

Jeanne d'Arc, la perfection de la beauté morale; la plus noble et la plus touchante figure de la suite des âges; une héroïne qui a sauvé sa patrie en combattant et en souffrant; Jeanne d'Arc, une sainte, une martyre, une apparition céleste. C'est vrai! c'est vrai! se répondent les uns aux autres les cœurs qui aiment les grands caractères, les grands dévouements, les grandes œuvres et les grands courages dans les grandes souffrances. Ces acclamations dureront autant que la France, c'est-à-dire des siècles; elles dureront autant que la religion, c'est-à-dire toujours.

ÉLOGE

DE JEANNE D'ARC

PRONONCÉ LE 8 MAI 1828

DANS LA CATHÉDRALE D'ORLÉANS.

ÉLOGE

DE JEANNE D'ARC

Quæ ista religio?
« Quelle est cette fête ? »
(*Exode*, XII, v. 26.)

MESSIEURS,

A la vue du concours de tous les habitants de cette ville remplissant les approches et l'intérieur de sa superbe basilique; à la vue de ces étendards déployés, de ces armes qui éblouissent sous les rayons du soleil, de ces belles files de soldats dans toute la magnificence de leur tenue; à la vue de ces divers ordres de la magistrature, de la justice, dans toute la pompe et la majesté de leurs hautes fonctions; du sacerdoce avec ses lévites, ses prêtres, son pontife; au bruit de l'airain qui annonce les so-

lennités saintes répondant au bruit de l'airain qui proclame au loin les joies de la patrie et la défend contre ses ennemis; au bruit de ces concerts de musique guerrière se relevant avec les chants sacrés de l'Église; au spectacle de cette marche religieuse sous la conduite de la croix au milieu d'Orléans, les étrangers qui se trouvent présents chaque année ce même jour demandent : Quelle est donc cette fête? *Quæ est ista religio?* Des milliers de voix répondent : C'est celle de notre héroïne, c'est celle de Jeanne d'Arc!

A ce nom, s'offre aussitôt à leurs yeux la France après plus de dix siècles de combats et de triomphes, malheureusement déchirée par les mains de ses propres enfants, foulée par ses plus irréconciliables ennemis, abattue et tombée de la splendeur aux portes du sépulcre. Elle n'a que peu de jours à vivre encore; elle ne comptera plus parmi les nations, elle qui en était l'ornement, ou bien elle y portera des fers et gémira aux pieds d'une autre. Comme elle est changée! Qui la reconnaîtrait? Ses douleurs sont d'autant plus amères, qu'elle périt par ceux qui la devaient sauver. Helas! pourrait-elle périr autrement? Mais une jeune bergère se présente, s'approche d'elle avec un air de joie et de con-

fiance. « France, lui dit-elle, vos maux vont finir : ni vous mourrez, ni vous ne serez esclave; je viens vous délivrer. — Me délivrer! reprend d'une voix éteinte cette nation affligée; tant d'espoir ne m'est plus permis : j'ai perdu mes fidèles guerriers, le fer les a moissonnés; ce qu'il m'en reste court à un trépas de désespoir pour ne pas survivre à ma servitude ou à ma mort. — O France! je suis envoyée par Dieu, à qui tu es chère; pourrais-tu douter de ma mission? En voici des preuves; donne-moi donc des armes! »

Aussitôt la fortune change. L'ennemi, dans l'ivresse de son succès, est arrêté, culbuté, écrasé; sa proie, qu'il croyait assurée, lui échappe; il est stupéfait d'étonnement et de peur; la France, abattue, se relève; la couronne, presque tombée de sa tête, s'y raffermit; son sceptre, presque brisé, reparaît dans ses mains; elle se rassoit sur le trône pour y briller d'un nouvel éclat; mais l'héroïne qui l'a sauvée est au pouvoir des ennemis; leur vengeance ne lui épargne pas les douleurs; ils la font mourir cruellement; sa patience et son courage sont aussi merveilleux que ses exploits, et il aurait manqué quelque chose à sa gloire et à l'intérêt qu'elle inspire, si elle n'avait pas été malheureuse.

Voilà les événements de cette solennité. Ils

étonneront toujours; l'admiration ne les peut épuiser; leur tableau et le portrait des personnages, toujours recommencés, ne s'achèveront pour ainsi dire jamais; les paroles des orateurs ne peuvent égaler ni les faits, ni vos pensées. Je prends à l'histoire la division de ce discours : nous verrons l'héroïsme de courage de Jeanne d'Arc dans les triomphes qu'elle remporte, et son héroïsme de résignation dans les souffrances qu'elle endure.

Je m'estime honoré de parler en cette circonstance, où la ville d'Orléans, à jamais illustrée par Jeanne d'Arc, voit réunis dans un même sentiment de joie ses habitants de toutes les classes, ses magistrats qui la décorent par leurs vertus et leurs lumières, et qui lui donnent, ainsi qu'à la province, les soins d'une administration sage, éclairée et paternelle dans un accord de vues, source féconde de prospérité publique; son clergé qu'il ne m'est permis de louer qu'avec retenue, puisque je lui suis rattaché par un lien honorable; mais je dois dire qu'il montre des hommes dont s'applaudit le savoir utile et que son prélat[1] est digne des premiers siècles de l'Église.

[1] Monseigneur de Beauregard.

PREMIÈRE PARTIE.

Je dois au commencement de ce discours le tableau des extrémités où était réduite la France lorsqu'elle reçut le secours si nécessaire, si inespéré et si efficace de Jeanne d'Arc.

L'un des rois les plus dignes de l'être, Charles V, qui répondait à ceux qui lui vantaient l'autorité suprême : *Je ne trouve les princes heureux que parce qu'ils ont la puissance de faire le bien*, avait réparé les désastres des règnes précédents et rétabli le royaume dans la gloire et la prospérité. Pour l'y conserver, il établit d'utiles mesures et prit de sages précautions avant sa mort ; mais il lui aurait fallu un successeur héritier de son génie; et la couronne passait sur la tête d'un enfant dont le caractère turbulent dégénérera plus tard en frénésie. Le monarque n'était pas inhumé, que les Français, comme s'ils eussent voulu l'honorer par des jeux funèbres en s'immolant sur son tombeau, se menaçaient, exhalaient et respiraient les horreurs de la guerre civile. Les princes du sang, poussés par le ressort violent d'une ambition jusqu'alors comprimée, mais libre main-

tenant, ne craignent pas, pour s'attirer la Régence du pouvoir tombé en de débiles mains, de porter au trône, que l'autorité de leur naissance les oblige à défendre, les coups les plus funestes.

Les troupes investissent Paris, le ravage des campagnes annonce les hostilités, les partis se heurtent, les têtes principales tombent par ruse ou par violence; le peuple, ancienne et toujours nouvelle victime des tempêtes politiques, qui ne reconnaîtra jamais qu'il a tout à perdre aux révolutions, qu'en y prenant part il sacrifie son repos, que c'est lui seul d'ordinaire que la tourmente jette à la mort, tandis que ceux qui le séduisent sous l'appât du bonheur ont soin d'échapper, ou bien ne songent guère à lui, quand le moment est venu de partager les fruits d'un succès acheté au prix de son sang; le peuple, un moment indécis, flottant au gré de cette aveugle curiosité qui lui fait désirer les changements, s'amusait au spectacle des prétentions des grands, de leurs cabales, de leurs crimes et de leurs bassesses. Mais, entraîné bientôt au milieu de ces horribles querelles, il est en proie à toutes les souffrances. Pourquoi faut-il que nous signalions, au milieu des plus lamentables scènes de deuil, une femme qui trahit son mari,

une mère qui ferme le chemin du trône à son fils, Isabelle de Bavière, attisant le feu des discordes civiles par le déréglement, s'abandonnant tour à tour aux divers partis, laissant à savoir ce qui a le plus dominé en elle, ou de la corruption du cœur ou de la cruauté d'âme, vendant plus tard le royaume aux ennemis avec la condition tacite ou le seul espoir d'y conserver quelque puissance.

Il était bien naturel que l'Angleterre, humiliée par de nombreuses défaites sous le règne de Charles V, profitât d'une occasion aussi belle de prendre sa revanche; elle ne se promettait rien moins que de placer sous sa dépendance cette rivale que la richesse de son sol, la douceur de son ciel, l'activité de son esprit, la franchise de son caractère, la courtoisie et la politesse de ses mœurs, la fécondité de son génie sublime sans cesser d'être discipliné, rendront à jamais un objet d'envie aux autres peuples. Il lui était bien facile de pousser ses armées, à qui cependant un petit nombre de guerriers remplis de l'amour de la patrie trop généralement éteint sous le souffle de l'ambition, apprirent, avec des troupes dont l'indignation égarait même quelquefois l'intrépidité, que la prescription n'est pas plus possible en France contre la vic-

toire que contre la valeur. Mais quel aveuglement étrange dans les princes! au lieu de se réunir pour empêcher que l'Anglais ne s'empare de la nation, ils la lui donnent par un contrat qui est illusoire, non pas seulement à cause que les vendeurs manquent de la souveraine autorité, mais parce que le droit qu'ils s'arrogent n'appartient à personne.

A la mort de l'infortuné Charles VI, misérable jouet des cupidités qui s'agitent autour de lui, le sceptre doit aller au monarque d'Angleterre, qui gouverne déjà par un régent; la capitale lui est livrée, et le dernier soupir d'un fantôme de roi doit être le dernier de la monarchie et du royaume. Quelle espérance que le Dauphin Charles VII puisse les rendre à la vie? La plupart des villes ont subi la domination étrangère; une seule, Orléans, continue à résister avec un courage digne de toute la bonté de sa cause. Hommes, femmes, enfants rivalisent d'intrépidité avec les gens de guerre; jamais ardeur plus grande, plus belle, plus sublime; mais où peut-elle aboutir? L'ennemi finira par rester maître d'Orléans, abattu sous ses ruines et noyé dans le sang de ses défenseurs.

Alors se présente cette jeune fille de dix-sept ans du village de Domrémy, en Lorraine. Occu-

pée, jusque-là, des plus simples travaux de la campagne, elle s'annonce chargée de la part de Dieu de sauver le royaume de sainte Clotilde et de saint Louis, de le retirer de cet abîme où, non pas incliné d'une manière effrayante, mais presque entièrement plongé, il voyait s'engloutir sa gloire, son nom, sa dynastie et son existence. Le chef de Vaucouleurs, à qui elle déclare cette mission, daigne à peine l'écouter et la plaint comme une tête perdue par enthousiasme, sinon par démence. Elle insiste à plusieurs reprises et déclare une fois qu'il est d'autant plus urgent qu'elle aille au secours des Français, qu'ils viennent d'essuyer un échec funeste auprès d'Orléans. Baudricourt est loin de croire à ce malheur, mais il en reçoit plus tard officiellement la nouvelle. Pourrait-il résister encore? N'y a-t-il pas là quelque chose d'extraordinaire dont le roi doit être instruit? Il charge deux seigneurs de conduire vers lui Jeanne d'Arc, qui demande aussi à être accompagnée par ses frères, se précautionnant de la sorte contre la haine et la vengeance qui devaient un jour, mais en vain, chercher prétexte d'attaquer sa vertu. Impossible, ce semble, qu'elle échappe aux ennemis répandus dans toutes les provinces à traverser; cependant elle arrive, sans en avoir été inquié-

tée, sans même les avoir vus, à Chinon, auprès de l'infortuné Charles VII, qui, ayant perdu tout espoir, pour le moment, du moins, de recouvrer son royaume, songeait à s'en éloigner.

Les oppositions et les répugnances de Baudricourt à recevoir Jeanne d'Arc se renouvellent, et plus fortes, dans le prince et dans les gens qui l'environnent. Comment se persuader que le ciel veuille sauver la France par l'entremise d'une jeune fille de la campagne? Cette main si faible triomphera-t-elle là où les guerriers les plus intrépides ne peuvent plus vaincre? Se confier à elle et la laisser agir, n'est-ce pas aller à une honte de la pire espèce? Quand les Anglais le sauront, manqueront-ils de prodiguer les plus graves outrages et de dire qu'après avoir été battus on a compté pour la victoire sur de pitoyables promesses?

Toutefois les instances de Jeanne d'Arc, son air, son langage, son assurance d'où sort quelque chose de visiblement au-dessus de l'ordinaire, déterminent à lui faire subir quelques épreuves. Le roi, qu'elle n'a jamais vu, se confond pour la recevoir dans la foule des courtisans; n'importe, elle va droit à lui, comme si elle le connaissait déjà, et lui révèle un secret que le ciel et lui savent seuls. D'autres épreu-

ves sont jugées nécessaires et ont lieu pour que l'honneur du prince et celui de la nation soient mis à l'abri contre tout événement.

Au reste, s'il était permis de recevoir sur parole ceux qui se disent envoyés par le Très-Haut, on ouvrirait la voie aux impostures. C'est pour n'avoir pas soumis à un examen rigoureux leur prétendu mandat du ciel, qu'à des époques où la religion était le grand intérêt public et particulier, s'élevèrent des hommes qui ont bouleversé des villes et des provinces en se disant inspirés; le peuple, sur ce qui est l'objet de sa passion dominante, a besoin de changement pour s'y aviver; de cette sorte il est facile aux séductions. Mais la religion ne veut pas que nous nous livrions inconsidérément aux hommes qui se présentent au nom du ciel, se déclarant accrédités par lui auprès de nous; elle veut que nous procédions avec eux par voie d'examen sévère et que nous exigions des témoignages d'autant plus forts du rôle qu'ils s'adjugent, qu'il est d'un ordre plus élevé. C'est donc à tort qu'on lui reprocherait d'imposer des soumissions aveugles, et, d'autre part, qu'on lui imputerait des enseignements bizarres qu'on a pu répandre en son nom, mais qu'elle n'a jamais approuvés.

La justice civile et la science théologique se portèrent à d'étranges sévérités dans l'examen de Jeanne d'Arc. Cependant sa sagesse, sa candeur, sa manière inspirée, son attitude modeste et sans faiblesse, noble sans fierté, son ton d'infaillibilité dans les promesses qu'elle fait, ses lumières au-dessus de son âge et de ses premières occupations, ses réponses pleines d'un sens exquis, en sorte que l'on ne peut ni l'étonner, ni la surprendre, ni la compromettre, lui enlèvent les suffrages des magistrats et des docteurs, bien convaincus, au reste, de l'innocence de ses mœurs. Alors le roi ordonne qu'elle prenne le rang d'un chef de troupes, qu'elle en ait les distinctions, les priviléges et l'autorité. Ce n'est pas sans admiration que la cour voit son aisance, sa dextérité, sa hardiesse sous le poids des armes; son regard annonce la victoire; elle demande à partir aussitôt pour Orléans; le roi la charge d'y conduire un convoi qu'elle introduit facilement sous les yeux de l'ennemi. Les Orléanais la reçoivent avec transport; le succès, plus hardi, peut-être, et non moins complet d'un second convoi, leur communique une telle joie et une telle ardeur, qu'ils courent attaquer les assiégeants; leur choc est terrible, mais sa vivacité devient nuisible par l'effet du

désordre. Jeanne d'Arc apprend cette sortie des habitants ; elle vole auprès d'eux, les rencontre au moment où, sans fuir, ils regagnent la ville ; elle ne veut pas qu'ils aient l'air de plier, elle les ramène à l'attaque, pousse l'Anglais, le jette dans ses retranchements et s'empare aussitôt d'une des tours d'où il tient Orléans en échec.

Vous n'attendez pas de moi, messieurs, le détail de tous ces combats si glorieux à vos ancêtres où notre héroïne déploie tant d'intrépidité d'âme et de perspicacité de vues. Comment se trouve-t-elle tout à coup familière avec les glaives, les siéges, les attaques, avec ces détonations bruyantes qui ébranlent quelquefois même les cœurs les plus murés à la crainte? il semble qu'elle n'ait jamais fait autre chose que le métier des armes. Ce ne sont pas en elle les leçons de l'exercice et de l'expérience, mais des illuminations soudaines, de ces lumineuses pensées que le ciel envoie. A toutes les qualités des grands capitaines, elle joint une confiance sans bornes dans la victoire; elle est continuellement sans inquiétude, tant elle est certaine du succès; elle laisse les coups de main préparés à l'avance, les combinaisons profondes, les manœuvres de tactique; elle veut qu'on aille droit à l'ennemi et assure qu'il ne tiendra pas. Tout

[illegible] l'heure de l'engage-
[illegible] elle se trouve et le
[illegible] sont toujours
[illegible] le besoin de [illegible]
[illegible] sans calculs
[illegible] au milieu
[illegible] en présence de la
[illegible] veulent qu'on pro-
[illegible] elle ne peut
[illegible] que
[illegible] jus-
[illegible] puisqu'elle le
[illegible] discours éclai-
[illegible] l'amour qu'elle
[illegible] peut être comparé
[illegible] quand on combat.
[illegible] tendresse et sans
[illegible] importe [illegible] la suit en
[illegible]

[illegible] l'attaque de la Bastille des
[illegible] auprès d'elle les De-
[illegible] et tous ces au-
[illegible] la gloire est une des belles
[illegible] chère France? A la tête des
[illegible] sur le revers du fossé, elle s'ap-
[illegible] à l'assaut et à planter son éten-
[illegible] ses soldats luttent; des cris nom-

breux leur annoncent que l'ennemi reçoit des renforts, et, désespérant de le forcer, ils craignent d'être trop engagés. Jeanne d'Arc est obligée de céder à leur mouvement : les Anglais poursuivent ; voyez-la qui se retourne, qui leur résiste avec l'audace d'un héros, elle les arrête : les plus hardis chevaliers français reviennent : alors elle charge les ennemis, qui se précipitent dans leur fort et s'y enferment ; elle commande l'escalade, monte la première, se jette au milieu de la mêlée, enflamme par son exemple l'ardeur des troupes ; le combat est sanglant, mais elle s'empare et demeure maîtresse de la place.

Il ne reste plus aux Anglais que les tourelles qui gardent le pont et ferment Orléans ; ce poste, le plus important, est défendu du côté de la ville par la Loire et au delà du fleuve par un boulevard. L'attaque est remise au lendemain. Jeanne d'Arc passe la nuit sous les armes. Dès les premiers rayons du jour, elle s'avance à pied pour emporter le boulevard : les meilleurs généraux et les meilleures troupes des Anglais qui le défendent, se battent avec la fureur du désespoir. Jeanne d'Arc est atteinte d'une flèche qui l'oblige de s'éloigner ; avec elle s'éloigne le courage des troupes, fatiguées d'un combat opiniâtre qui dure depuis le matin. Dunois les retire.

ce qui devient nécessaire à l'heure de l'engagement et pendant l'action, elle le trouve et le règle aussitôt. Ses dispositions sont toujours celles de la science pour le besoin du moment et de la circonstance; elle les fait sans calculs comme sans embarras; elle se joue au milieu des périls et des difficultés en présence de la mort; les principaux chefs veulent qu'on procède avec lenteur et circonspection; elle ne peut goûter de tels avis; les habitants s'écrient que rien ne lui est impossible et qu'il faut pousser vigoureusement les attaques, puisqu'elle le pense. Au sein des conseils, ses discours éclairent, persuadent, entraînent; l'empire qu'elle exerce quand on délibère ne peut être comparé qu'à celui qu'elle exerce quand on combat. Elle marche à l'ennemi avec témérité et sans précaution aucune; n'importe, on la suit en aveugle.

La voyez-vous à l'attaque de la Bastille des Augustins, où paraissent auprès d'elle les Dunois, les Lahire, les Xaintrailles et tous ces autres seigneurs dont la gloire est une des belles propriétés de notre chère France? A la tête des combattants et sur le revers du fossé, elle s'apprête à monter à l'assaut et à planter son étendard; mais ses soldats fuient; des cris nom-

moins éclairées, n'en ont point dans notre siècle. Comment ne se procurait-il pas de pareils enchanteurs? Du reste, l'esprit de frayeur est sur les Anglais; ils veulent tenter un dernier combat du côté de la Beauce; mais, dès que les Français, moins nombreux, se présentent, ils fuient. Jeanne d'Arc, pour épargner le sang, par ce sentiment d'humanité sans lequel il n'y aura jamais de héros, ne veut pas qu'on les poursuive. Où est maintenant cette confiance qui leur faisait dire aux premiers jours de leur succès, que nos déplorables divisions ne favorisaient que trop : « Vous allez voir la plus belle, la meilleure conquête qui se soit jamais faite. » Ils répondaient au légat du souverain pontife qui, par le véritable usage de la puissance spirituelle, s'interposait pour la défense du droit légitime et pour le rétablissement de la paix : « Vous voyez bien que Dieu nous accorde la France, puisque notre triomphe y est si prompt et si facile! La France, maintenant, peut leur dire en toute raison. « Comprenez-vous que Dieu ne veut pas que je tombe en vos mains, puisqu'il vous fait éprouver des défaites si soudaines, si nombreuses et si humiliantes? »

Elle est visible et ne se retrouve que dans l'histoire sainte en faveur du peuple hébreu, la

A peine le premier appareil a-t-il été placé sur la blessure de Jeanne d'Arc, qu'elle revient, s'oppose à la retraite et veut qu'on en finisse ce jour même. Aussitôt elle court au pied du rempart, son intrépidité passe dans tous les cœurs; les Français font un effort d'enthousiasme; les Anglais, saisis de terreur, abandonnent le boulevard et courent vers les tourelles; mais le pont-levis crie, se rompt et engloutit avec lui une grande partie des fuyards; le reste, pressé, amoncelé, tombe sous le fer ou se rend. Tout est emporté en un instant, Orléans est libre. Jeanne d'Arc y rentre au milieu des acclamations des habitants.

Vraiment, si ces victoires, qui ne coûtèrent aux Français que cent combattants, tandis que les Anglais y perdirent plus de six mille hommes, des généraux tels que Glacidas, leurs chevaliers les plus renommés, n'étaient sous toutes les garanties de l'histoire, la fable serait en droit de les revendiquer. Mais, non-seulement Dunois et les autres capitaines les publient et les racontent encore dans leurs dernières années, le duc de Bedford lui-même, régent de la France pour le roi d'Angleterre, les écrit à son souverain. Il les attribue, il est vrai, à l'enchantement, mais ses paroles, qui avaient un sens à des époques

moins éclairées, n'en ont point dans notre siècle. Comment ne se procurait-il pas de pareils enchanteurs? Du reste, l'esprit de frayeur est sur les Anglais; ils veulent tenter un dernier combat du côté de la Beauce; mais, dès que les Français, moins nombreux, se présentent, ils fuient. Jeanne d'Arc, pour épargner le sang, par ce sentiment d'humanité sans lequel il n'y aura jamais de héros, ne veut pas qu'on les poursuive. Où est maintenant cette confiance qui leur faisait dire aux premiers jours de leur succès, que nos déplorables divisions ne favorisaient que trop : « Vous allez voir la plus belle, la meilleure conquête qui se soit jamais faite. » Ils répondaient au légat du souverain pontife qui, par le véritable usage de la puissance spirituelle, s'interposait pour la défense du droit légitime et pour le rétablissement de la paix : « Vous voyez bien que Dieu nous accorde la France, puisque notre triomphe y est si prompt et si facile! La France, maintenant, peut leur dire en toute raison. « Comprenez-vous que Dieu ne veut pas que je tombe en vos mains, puisqu'il vous fait éprouver des défaites si soudaines, si nombreuses et si humiliantes? »

Elle est visible et ne se retrouve que dans l'histoire sainte en faveur du peuple hébreu, la

protection que Dieu accorde par Jeanne d'Arc à la France, qui peut d'ailleurs se féliciter d'avoir reçu, depuis qu'elle existe, plus d'un secours particulier de sa providence, et qui n'a jamais été aussi, ni la moins dévouée, ni la moins fidèle des nations, à la religion qu'il a donnée au monde. Après avoir passé dans les derniers temps, d'une débauche qui, couverte de la piété d'abord, n'en était que plus coupable et devait avoir de plus funestes suites, à une incrédulité monstrueuse ; revenue maintenant de l'une et de l'autre, elle montre plus de mœurs, néglige les plaisirs pour les études graves et témoigne d'un besoin de croyances qu'elle ne saurait trouver vraies et solides en dehors du christianisme.

Mais ne m'avancé-je pas trop en rattachant les exploits de Jeanne d'Arc à une volonté toute particulière du Très-Haut de sauver la France? Pressé par des événements surhumains et incontestables, obligé de les expliquer et ne le pouvant faire par le hasard, mot vide de sens qui n'explique rien, ni par des systèmes d'assertions ou de dénégations vagues et sans fondement, j'ai dû préférer le merveilleux à l'absurde; l'un est au moins possible, je ne sache pas que l'autre le soit. Le prince de Condé di-

sait qu'il est moins difficile de rapporter la religion à Dieu que de la rapporter à l'homme; également il est moins difficile de croire Jeanne d'Arc inspirée que simplement enthousiaste. Sans doute, il ne faut pas faire intervenir Dieu particulièrement en toute rencontre; mais, lorsque les faits les plus évidents attestent cette intervention, il y aurait folie à la rejeter. D'autre part, il n'y a pas à s'étonner qu'il ait préféré pour sauver la France une pauvre paysanne de dix-sept ans à un capitaine en renom; avec le premier choix son action est visible, avec le second elle l'aurait été moins; si on la conteste lorsque c'est une jeune fille qui triomphe, ne l'aurait-on pas reniée entièrement si le vainqueur avait été l'un des héros fameux du temps?

Charles VII, à qui l'on ne pardonnerait pas de se tenir éloigné des combats et des périls, si la nécessité de conserver sa personne pour prévenir une complication ou même une consommation de désastres, ne paraissait une excuse suffisante de cet éloignement, reçoit, avec des honneurs empressés, l'illustre héroïne qu'il comblera bientôt de distinctions. Elle le presse de partir pour se faire sacrer à Reims, ne s'arrêtant que pour prendre les villes de l'Orléa-

nais encore sous le joug de l'étranger. Les Anglais, forcés partout en peu de jours, pressés ensuite dans leur retraite et obligés d'en venir aux mains à Patay, apprennent qu'il leur est impossible de ressaisir la victoire. Cependant, elles sont nombreuses et justes en apparence les oppositions au voyage de Reims, dans le conseil du Roi : une longue route à parcourir au milieu d'un pays couvert d'ennemis; n'est-il pas clair que l'on sera continuellement attaqué? Qui nourrira l'armée? Qui la remplacera si elle périt par la faim ou par les défaites? N'est-elle pas la seule? Assurément, messieurs, ni le sacre n'est nécessaire à la royauté, ni la ville de Reims à la cérémonie du sacre : le Roi est mort, vive le Roi! tel est l'usage en France, encore ces paroles sont-elles la salutation du droit et ne le confèrent pas. Mais il est bon que la nation et son chef se reconnaissent publiquement et d'une manière solennelle de mutuels droits et se jurent de mutuels devoirs en présence et sous l'autorité de Dieu. D'autre part, depuis Clovis la ville de Reims est en possession de cette fête patriotique. Si les difficultés pour y arriver sont grandes, le succès sera immense pour les résultats.

Jeanne d'Arc, qui a certes acquis le privilége d'être écoutée, triomphe de toutes les

oppositions; toutefois le mécontentement qu'elle a produit ne peut manquer de se soulever à la première occasion; il éclate devant Troyes, qui se dispose à tenir tête; la plupart des chefs s'écrient qu'il était aisé de le prévoir, qu'on n'aurait pas dû s'engager aussi imprudemment, qu'à cette première faute on n'ajouterait sûrement pas la faute plus grande d'assiéger la ville; Jeanne d'Arc est l'objet du blâme général. Qu'il est à plaindre en de pareilles circonstances le sort des princes battus comme par des vents contraires et condamnés, si leur caractère manque d'énergie, à louvoyer aux divers avis! Jeanne d'Arc tombe aux genoux du Roi et le conjure d'attendre quelques jours, en lui déclarant que Troyes se rendra. Les habitants, en effet, effrayés de la contenance héroïque de Jeanne d'Arc et des préparatifs qu'elle fait contre eux, ouvrent leurs portes. Depuis lors la marche est un triomphe continuel, chacune des villes qu'il faut traverser envoie d'avance sa soumission par ses chefs. Reims donne quelque inquiétude, mais la garnison, après avoir excité les habitants à une défense rigoureuse, se retire et s'en éloigne tout à coup. Charles y entre sous un concert de vives et unanimes acclamations. Si son sacre n'a pas la pompe ordinaire, il en a

une qui lui est propre et qui est bien plus grande : les victoires remportées après de si cruels revers sont debout au pied des autels avec la France, naguère abattue et mourante, et qui rayonne maintenant de vie et de joie.

C'était une royauté différente de celle qui nous gouverne aujourd'hui que la religion inaugurait à cette époque mémorable, mais je saisis avec empressement l'occasion de rappeler que, faite pour s'incorporer aux empires et non pour les constituer, elle est proportionnée à tous, qu'elle n'en repousse aucun et s'adapte aux monarchies, aux républiques et aux États représentatifs. Si on lui demandait son avis sur l'un ou sur l'autre de ces États, elle indiquerait de préférence celui où la faiblesse, dont elle est la protectrice née, aurait le plus de garanties contre la force. Ne croyez pas, quoiqu'on lui en fasse le reproché, que pour elle un gouvernement très-chrétien soit un gouvernement où l'autorité souveraine est sans limites : c'est le gouvernement où les mœurs sont respectées, d'abord au haut de la société, où les vices dorés par la gloire, par la fortune, et consacrés par la puissance, tombent sous la flétrissure et l'anathème de l'opinion ; c'est le gouvernement où la dépendance de la loi est générale, où règne, malgré

la différence des rangs, une certaine égalité qui ouvre et facilite les diverses carrières à tous les hommes, parce que Dieu distribue les talents comme il fait luire son soleil, indistinctement sur tous; c'est le gouvernement où l'on regrette que le bien public oblige de lever des impôts, où l'on s'efforce, par conséquent, d'en alléger le poids, où l'on punit sévèrement toutes dilapidations, où les sueurs, si pesantes aux malheureux qui les versent, ne sont pas pour nourrir la mollesse et décorer l'orgueil, tandis qu'ils manqueront peut-être de pain, qu'on les regardera peut-être comme des hommes d'une espèce différente; c'est le gouvernement où l'on travaille à réaliser le vœu si touchant du Béarnais.

La religion, les a prises sous sa garde ces institutions nouvelles qu'un monarque riche des trésors de la science, élevé à l'école de l'expérience et du malheur, jugeant les besoins de son époque par l'état de la civilisation, nous a données pour unir les souvenirs du passé aux espérances de l'avenir. Si l'on est libre d'apprécier cette sage combinaison de pouvoirs, où les droits de tous sont clairement exprimés et saintement garantis, on ne l'est pas de la respecter et d'y être fidèle. Il le faut absolument, sous peine de n'être plus le sujet dévoué du prince

qui l'a établie et le disciple soumis de l'Évangile qui la protége. Vous avez vu par quel héroïsme de courage Jeanne d'Arc s'est couronnée de gloire; il me reste à vous montrer par quelles souffrances héroïquement supportées elle a reçu ce je ne sais quoi d'achevé que le malheur apporte aux grandes vertus.

SECONDE PARTIE.

La vérité doit faire le fond de tous les discours, qui ne seraient sans elle que de vaines déclamations : jamais il n'est permis de la sacrifier; elle est pour instruire la suite des âges. Si certaines bienséances exigent qu'on la voile un peu quand les événements sont récents, quand les personnages qui les ont conduits existent encore, et lorsque d'ailleurs l'impartialité est assez difficile, la postérité est affranchie de semblables ménagements : elle juge les hommes et les choses sur les actions que l'histoire attribue aux uns et les effets qu'elle rattache aux autres. Ainsi, et seulement ainsi, ses enseignements sont utiles aux générations qui s'élèvent.

J'entends dire que le bien de la religion et le respect de l'autorité exigent que l'on dissimule

des faits qui sont des fautes, un oubli de la raison et de l'humanité; mais le peut-on encore lorsque des ouvrages nombreux les rapportent, et que la main du siècle déchire le voile dont on voudrait les couvrir? Le peut-on encore lorsque tout le monde les sait, et que, suivant la marche ordinaire, il affecte de les publier à proportion que l'on affecte de les cacher? Qui souffre de ces dispositions contraires? Le christianisme, que vous vouliez pourtant mettre à l'abri; on lui impute ces écarts, au lieu qu'en les rapportant avec simplicité, les esprits que charme cette franchise sont disposés à séparer l'œuvre de l'homme de l'œuvre de Dieu et à conserver de la sorte à celle-ci la vénération et l'attachement qui lui sont dus. Les obligations de l'orateur, comme celles de l'historien, sont d'être vrai, consciencieusement vrai et toujours vrai.

Cette réflexion excusera ce que l'on pourrait avoir trouvé et trouver encore de trop dévoilé et de trop franc dans ce discours. Mon but est d'écarter de l'ouvrage de la religion ce que l'ignorance et d'autres passions ont, à des époques précédentes, apporté autour de lui, afin qu'il brille avec ses ravissantes proportions de simplicité, de noblesse, de grandeur, et, par conséquent, de divinité.

Aussitôt après le sacre, Jeanne demande à retourner dans sa famille et à ses premiers travaux. Cette démarche est en contradiction avec la manière habituelle de l'homme, qui ne songe pas communément à fuir la gloire lorsqu'elle l'environne de tout son éclat. Le roi et la cour s'opposent de concert à son départ; elle insiste, elle ne peut l'obtenir. Mais dès lors il y a changement visible en elle et autour d'elle. Ce n'est plus dans sa personne enthousiasme, mais obéissance; ce n'est plus quelque chose d'inspiré, mais de tristement résigné; ses avis sont moins réclamés et encore moins suivis; elle a cessé d'être l'âme des entreprises et le centre des opérations. Ses exploits sont bien loin d'exciter le même intérêt. Est-ce le ciel qui ne la conduit plus en effet? Est-ce la confiance par l'enchaînement des prospérités qui la néglige? Est-ce l'infaillibilité reconnue de ses paroles qui persuade que sa mission est vraiment finie, puisqu'elle le déclare? Toutefois sa valeur n'a pas diminué : au contraire, il semble qu'aussi audacieuse, elle a plus de témérité et plus de fougue. Jeanne s'expose davantage, et en même temps on veille moins sur elle : on dirait, si l'on n'était sûr de sa vertu, qu'elle cherche la mort, et que l'on ne serait pas fâché qu'elle la trouvât.

Tout doit être hors des voies ordinaires dans cette vie. On ne veut pas la laisser partir, et on ne lui témoigne bientôt que de la froideur et de l'indifférence en attendant un oubli total. Si elle s'est aperçue qu'on ne la regarde pas du même œil, elle le voit clairement à l'attaque peut-être imprudente des faubourgs de Paris, que l'on espérait cependant forcer, parce qu'outre le courage dont les troupes étaient animées, on savait que les habitants attendaient le moment favorable de se soulever. On l'abandonne auprès du fossé qui ferme la ville, lorsque, ne pouvant ni franchir sa largeur ni traverser sa profondeur, elle demande de quoi le combler. Blessée à cet instant, réduite à se traîner pour se mettre à couvert de l'ennemi derrière une éminence, elle y demeure oubliée le reste du jour.

Alors plus que jamais elle veut se retirer et conjure le roi de le lui permettre, alléguant de nouveau qu'elle n'était chargée que de le conduire pour son sacre à Reims, après avoir d'abord délivré Orléans. Charles VII ne veut pas consentir à ses désirs. Eh bien, comme elle ne saurait languir inutile à la patrie au sein d'une cour, elle emporte Saint-Pierre-le-Moutier avec quelques soldats que son intrépidité

empêche de se rebuter d'un combat long et opiniâtre. À Lagny, elle n'a que trois cents hommes; elle culbute néanmoins un parti nombreux d'ennemis, et fait prisonnier leur chef, renommé pour sa bravoure féroce. Apprend-elle que Compiègne va être assiégée, elle vole la secourir. Le jour même où les ennemis arrivent, elle les attaque : tout plie devant elle; les Bourguignons tombent rangs sur rangs. Mais tous s'ébranlent et accourent de toutes parts. Jeanne, accablée par le nombre, regagne Compiègne tranquillement, soutenant presque seule, par des retours fréquents, les efforts d'une armée entière qui la déborde. Elle donne aux soldats le temps de rentrer dans la ville; les derniers passent les barrières lorsque l'héroïne, serrée contre le fossé et démontée, se trouve contrainte de se rendre.

C'est le moment de ses souffrances. Si j'en ai placé la première date à la cérémonie du sacre, c'est qu'aussi bien elles commencèrent dès ce moment. Plusieurs chefs de troupes la voyaient avec peine. L'éclat de ses exploits d'une part, et, de l'autre, les honneurs qu'elle avait reçus, offusquaient. Il y a des yeux que la vanité rend si faibles, qu'ils ne supportent pas volontiers la gloire qui brille ailleurs que sur eux. On aime pourtant à se persuader que le gouver-

neur de Compiègne n'a pas été cause de cette perte. Les Anglais, au milieu d'une joie d'ivresse scandaleuse, accourent, généraux et soldats, considérer Jeanne d'Arc, dont ils n'osaient pas s'approcher durant le combat. Son nom seul les faisait trembler jusque dans Londres, où il portait la terreur, si bien que, pour n'avoir pas à la combattre, les gens d'armes et les archers destinés à la guerre de France se cachaient et qu'on était obligé de porter contre eux des édits sévères pour les rappeler sous les drapeaux. Les victoires de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt n'avaient pas excité autant d'allégresse chez les Anglais que la prise de Jeanne d'Arc. Paris la célèbre par des réjouissances publiques et par des hymnes d'actions de grâces, qui lui sont, au reste, commandées. Singulier spectacle que celui du ciel invoqué par des prières solennelles, suivies quelquefois d'atrocités sanglantes! Mais souvent, hélas! ceux qui ordonnent ces actes de religion pensent moins à prier Dieu qu'à égarer les peuples.

Le duc de Bedford n'a pu jusqu'à présent, malgré son activité et son ardeur, empêcher que ses conquêtes de la France ne lui fussent enlevées plus vite qu'il ne les avait faites. Remises de subsides, vexations de tous genres, exécutions

une qui lui est propre et qui est bien plus grande : les victoires remportées après de si cruels revers sont debout au pied des autels avec la France, naguère abattue et mourante, et qui rayonne maintenant de vie et de joie.

C'était une royauté différente de celle qui nous gouverne aujourd'hui que la religion inaugurait à cette époque mémorable, mais je saisis avec empressement l'occasion de rappeler que, faite pour s'incorporer aux empires et non pour les constituer, elle est proportionnée à tous, qu'elle n'en repousse aucun et s'adapte aux monarchies, aux républiques et aux États représentatifs. Si on lui demandait son avis sur l'un ou sur l'autre de ces États, elle indiquerait de préférence celui où la faiblesse, dont elle est la protectrice née, aurait le plus de garanties contre la force. Ne croyez pas, quoiqu'on lui en fasse le reproche, que pour elle un gouvernement très-chrétien soit un gouvernement où l'autorité souveraine est sans limites : c'est le gouvernement où les mœurs sont respectées, d'abord au haut de la société, où les vices dorés par la gloire, par la fortune, et consacrés par la puissance, tombent sous la flétrissure et l'anathème de l'opinion ; c'est le gouvernement où la dépendance de la loi est générale, où règne, malgré

un procès, on énoncera un chef d'accusation; il y aura un tribunal; en un mot, l'on s'enveloppera de toutes les formes de la justice.

Pourquoi faut-il que l'espèce humaine soit si malheureuse, que, dans tous les temps, elle fournisse des êtres capables de former les projets les plus iniques et des êtres capables de s'en rendre les instruments? Vous savez par une expérience encore récente que l'on ne doit pas accuser exclusivement de cette perversité les siècles antérieurs. Les lumières des nôtres n'ont-elles pas éclairé des forfaits qui, venus à nous des temps plongés dans les plus épaisses ténèbres, ne laisseraient pas que de nous faire frissonner d'horreur et d'épouvante? L'appât de l'or, des dignités et du pouvoir est donc quelque chose de bien séduisant et de bien aveuglant, puisqu'on y sacrifie repos, confiance, honneur! Il y sacrifiait de plus son caractère de ministre de paix et d'équité, cet évêque de mœurs irréprochables sans doute, mais partisan outré des Anglais, qui semblait ne respirer que la ruine de sa patrie; qui, ambitieux et par conséquent servile, ne répugnait ni aux flatteries, ni aux bassesses, ni à d'autres indignités; que les commissions odieuses flattaient en le faisant sortir de l'obscurité; enfin l'un de ces hommes qui ai-

ment mieux être méchants que de n'être rien.

Je ne m'attacherai pas à décrire les diverses démarches faites pour donner à ce juge une apparence de juridiction sur Jeanne d'Arc, ni tous les moyens employés pour qu'elle fût, selon les termes assez singuliers en usage à cette époque, mise au plus tôt, en l'honneur de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, dans les mains de l'Église; ni les artifices du duc de Bedford et du gouvernement anglais, qui se faisaient demander par l'Inquisition, par l'évêque de Beauvais et par l'Université, le prompt jugement de Jeanne, jugement qu'ils désiraient si vivement. Sa perte était utile à leurs intérêts. Leur politique voulait la rendre éclatante. On dirait qu'elle s'attachait à rejeter l'opprobre de ce crime sur notre nation, et qu'elle voulait à la fois se venger et nous couvrir de honte. Mais l'on doit s'étonner que cette politique ait trouvé docile et même empressée à ses projets une partie considérable du corps enseignant. L'on doit s'étonner que la magie et la sorcellerie aient pu fournir la matière d'une sentence capitale, et, qui plus est, contre l'innocence la plus irréprochable et l'héroïsme le plus parfait. *Il y a*, dit Bacon, *des déserts à travers les siècles comme à travers les terres*. L'on ne doit pas moins s'étonner de

des faits qui sont des fautes, un oubli de la raison et de l'humanité; mais le peut-on encore lorsque des ouvrages nombreux les rapportent, et que la main du siècle déchire le voile dont on voudrait les couvrir? Le peut-on encore lorsque tout le monde les sait, et que, suivant la marche ordinaire, il affecte de les publier à proportion que l'on affecte de les cacher? Qui souffre de ces dispositions contraires? Le christianisme, que vous vouliez pourtant mettre à l'abri; on lui impute ces écarts, au lieu qu'en les rapportant avec simplicité, les esprits que charme cette franchise sont disposés à séparer l'œuvre de l'homme de l'œuvre de Dieu et à conserver de la sorte à celle-ci la vénération et l'attachement qui lui sont dus. Les obligations de l'orateur, comme celles de l'historien, sont d'être vrai, consciencieusement vrai et toujours vrai.

Cette réflexion excusera ce que l'on pourrait avoir trouvé et trouver encore de trop dévoilé et de trop franc dans ce discours. Mon but est d'écarter de l'ouvrage de la religion ce que l'ignorance et d'autres passions ont, à des époques précédentes, apporté autour de lui, afin qu'il brille avec ses ravissantes proportions de simplicité, de noblesse, de grandeur, et, par conséquent, de divinité.

et le bon sens; toujours supérieure à la fausse science comme au bel esprit. Que, par la pratique de la dissimulation, l'on feigne de la douceur ou que l'on affecte de la sévérité, elle ne se laisse ni ébranler ni déconcerter. La raison l'éclaire d'inspiration; quelque chose de radieux et de fort au-dessus de son temps paraît en elle. Vous êtes étonné qu'elle renverse sans habileté apparente et cependant si habilement les piéges qu'on lui tend. La sagesse brille dans tout ce qu'elle dit. Il semble que la sagesse même s'exprime par ses lèvres.

Le tribunal, où l'on ne voit que des accusateurs et pas un juge, lui ordonne de jurer de dire la vérité. Elle réfléchit qu'on est peut-être dans l'intention de lui demander ce secret qu'elle découvrit à Charles VII pour lui prouver qu'elle ne venait pas d'elle-même à son secours; elle ne s'engage donc que conditionnellement. « *Vous pourriez exiger de moi ce que je ne puis vous révéler sans parjure.* — Promettez que vous ne chercherez pas à vous évader. — *Je pourrais le faire sans violer ma parole; je ne vous l'ai pas donnée.* — Avez-vous appris dans vos visions la descente des Anglais en France? — *Ils y étaient déjà lorsque j'en ai eu.* — Et le roi Charles en avait-il? — *Envoyez le lui deman-*

der. — Vos voix célestes vous ont-elles promis, depuis que vous êtes prisonnière, que vous échapperez? — *Cela ne touche pas mon procès. Exigez-vous que je parle contre moi?* — Sans doute aussi vous avez vu des fées? Que pensez-vous de ces êtres? — *Je n'en ai point vu; j'en ai entendu parler; je n'y ajoute pas foi.* » Ils essayent de l'attirer à la superstition : « Vous changiez souvent d'étendard? — *Toutes les fois qu'il était brisé.* — Mais vous y faisiez graver le nom de Jésus et de Marie, et vous les faisiez bénir; pour quel motif? — *C'est des ministres de Dieu que j'ai appris à user, non-seulement pour mon étendard, mais aussi pour les lettres que j'écrivais, des noms du Sauveur du monde et de sa mère, et jamais on n'a employé pour le bénir des prières particulières.* — Mais vous étiez persuadée et vous avez fait croire aux Français que cette bannière portait bonheur? — *Je leur disais pour toute fortune et toute assurance : Entrez hardiment au milieu des Anglais, et j'y entrais moi-même.* » A la cérémonie du sacre, pourquoi teniez-vous votre étendard près de la personne du Roi? — *Il avait été à la peine, c'était bien raison qu'il fût à l'honneur.* L'évêque de Beauvais croit avoir trouvé le moyen de la perdre comme superstitieuse en lui faisant avouer un miracle qu'on lui attri-

buait. « Vous avez ressuscité un enfant à Lagny? — *Ce prodige n'est dû qu'à Dieu seul : l'enfant cru mort a été porté à l'église; il y a donné des signes de vie suffisants pour recevoir le baptême : ce prodige n'est donc dû qu'à Dieu.* » S'aperçoit-elle qu'il ne veut pas laisser mettre au procès-verbal ce qui peut la servir : « *Vous écrivez bien ce qui est contre moi; pourquoi ne pas écrire ce qui est pour moi?* » dit-elle avec un sentiment admirable de candeur et de résignation. Puis elle ajoute avec autorité : « *Vous êtes mon juge; prenez garde au fardeau que vous vous êtes imposé.* »

On lui demande d'expliquer la différence entre l'Église militante et l'Église souffrante; ce qu'elle pense de l'une et de l'autre; on veut qu'elle dise auquel l'on doit adhérer des deux papes, qui, au grand détriment de la religion, se disputaient alors le fardeau des âmes de la chrétienté. Qui pourrait croire qu'on altérait ses réponses pour les rendre criminelles, si l'officier de la justice ne l'avait pas avoué, refusant de se prêter à cette iniquité; qui pourrait croire, si le coupable lui-même ne lui en avait demandé pardon, que la confession sacramentelle fut employée pour donner une apparence de vérité aux calomnieuses accusations portées contre elle; et

qu'elle eut besoin de la protection de la vertueuse duchesse de Bedfort pour être à l'abri des violences les plus infernales?

Toutefois de quels sentiments divers et tous admirables les réponses de cette jeune héroïne ne sont-elles pas remplies? Pour la candeur, la modestie et la simplicité, elles sont de son âge, de son sexe et de sa condition; mais elles sont bien au-dessus, et de son âge, et de son sexe, et de sa condition, pour la finesse, le sang-froid, l'à-propos et la fermeté. Si quelques-unes se ressentent de l'ignorance de son siècle, la plupart, singularité vraiment remarquable, sont exemptes des superstitions que la crédulité admettait alors. Lorsque le duc de Luxembourg, qui l'a si lâchement vendue, vient, avec les comtes de Warwick et de Strafford, la visiter dans sa prison, elle ne daigne pas lui adresser des reproches; seulement, comme il tente de lui persuader, par un mensonge des plus coupables à cause des circonstances, que sa démarche est pour traiter de sa rançon : « *Vous n'en avez*, lui répond-elle, *ni la volonté ni le pouvoir. Je sais bien que ces Anglais me feront mourir, croyant qu'après ma mort ils gagneront la France; mais, seraient-ils cent mille de plus, ils ne l'auront pas.* » Que Strafford à ces paroles tire son épée contre l'héroïne,

qu'il aurait percée sans le comte de Warwick, on rougit de sa lâcheté.

Vous vous êtes déjà demandé sans doute : Mais que faisaient donc alors le roi Charles et les Français? D'où vient leur silence et leur inaction? Pourquoi ne s'efforcent-ils pas de recouvrer la guerrière qui leur a rendu, sinon l'honneur, du moins la victoire? N'ont-ils pas dans leurs mains des prisonniers en grand nombre, gens de distinction, seigneurs, chefs de corps? Pourquoi ne proposent-ils pas un échange? La mémoire de ce prince dont elle a rétabli la fortune et des guerriers qui tant de fois ont triomphé sous ses auspices se trouve compromise par cet abandon. S'imaginent-ils que la destinée de cette héroïne est irrévocablement écrite au ciel pour les souffrances comme pour les exploits? ou bien comptent-ils sur son acquittement, puisqu'on ne peut lui reprocher que l'honneur d'avoir soutenu par les armes les droits du souverain légitime et l'indépendance de son pays? Charles VII enfin est-il pour elle, comme pour tout le reste, dans cette profonde léthargie où il passe les premières années de son règne, si bien qu'il ne donne des preuves de son activité et de son courage que plus tard, qu'une moitié de sa vie est occupée à réparer les faiblesses de l'autre, et qu'après

avoir été un prince médiocre, il devient un prince remarquable? Mais cet inconcevable abandon contribue à faire ressortir toute la grandeur d'âme de Jeanne d'Arc : chargée de fers, livrée à la rage de ses ennemis, délaissée de tout le monde, elle continue, du sein de sa prison, à faire des vœux pour son Roi et pour sa Patrie. Entend-elle l'orateur qui lui parle injurier ce Roi : « *Sire, révérence gardée*, s'écrie-t-elle par une interruption vraiment belle de dévouement et d'intrépidité, *j'ose vous dire, vous assurer sur ma vie, que mon prince est le plus noble des chrétiens, et non pas tel que vous le peignez.* »

Les juges hésitent à prononcer la sentence. Comme Jeanne d'Arc a répondu victorieusement aux chefs d'accusation; comme la procédure, faute de témoins, est irrégulière, ils ne se croient pas suffisamment à l'abri du reproche, qu'en la condamnant on s'est vengé plutôt qu'on n'a puni. Ils veulent l'obliger à se rétracter et à s'avouer coupable; exhortations, sommations, prières, menaces, appareils de tourments, tout est mis en œuvre; des docteurs la conjurent, avec des paroles d'une fausse compassion, de sauver son corps et son âme; elle est seule, les conseils qu'elle demande la trompent; certes, quand il lui serait échappé quel-

que aveu au gré de ses ennemis, il ne pourrait lui nuire. Toutefois elle n'en fait aucun, elle se contente d'en appeler pour ses revélations au jugement de l'Église; on l'oblige alors à signer l'engagement de ne plus porter ni armes ni vêtements étrangers à son sexe; mais, par un forfait que l'on ne pourrait croire s'il n'avait été avoué par ceux-là mêmes qui le commirent, on substitue à cet engagement une déclaration où elle se dit coupable de tous les crimes qu'on lui impute.

Vous savez la suite de ces cruautés. Jeanne d'Arc ne doit porter que les vêtements de son sexe; pendant son sommeil, on les enlève; comme on ne veut pas les lui rendre, elle est obligée de se couvrir avec ceux qu'elle a promis de ne plus porter. Les méchants qui épient ses actions entrent aussitôt dans son cachot : elle est relapse, selon le langage du temps, on la charge d'accusations nouvelles, on l'excommunie; néanmoins, par une contradiction qui, seule, déposerait de l'iniquité dont elle est la victime, on lui accorde, quoique retranchée de l'Église, les secours de la religion, et on la conduit au supplice.

Si je vous disais que lorsqu'elle se voit condamnée à la mort, elle la regarde d'un œil de

mépris et d'indifférence, je trahirais la vérité et en même temps je sacrifierais l'intérêt touchant que cette héroïne inspire; son impassibilité vous rendrait vous-mêmes impassibles, et votre cœur ne pourrait s'affliger là où il ne verrait aucune affliction. On aime à l'entendre se plaindre qu'elle est condamnée sans être coupable, qu'on manque aux promesses qu'on lui a souvent faites en l'engageant à se soumettre à l'Église; les yeux se mouillent de larmes lorsqu'on la voit s'attendrir sur sa fin prochaine. Elle est jeune, elle est femme, elle est guerrière, elle est chrétienne, chacun de ces caractères se retrouve à ses derniers instants dans son air, dans son maintien, dans ses paroles; elle ne montre ni ces bravades qui indisposent plutôt qu'elles ne transportent, ni ces défaillances qui fatiguent plutôt qu'elles n'attendrissent; calme comme le héros, résignée comme le juste, sensible comme une simple mortelle, elle excite à la fois l'admiration, le respect et la douleur; rien ne manque à sa gloire, lorsqu'on l'entend prier encore du haut du bûcher et du milieu des flammes pour ce Roi et pour cette France qui semblent l'avoir oubliée; elle s'anime dans les tourments en répétant le nom du Sauveur du monde et en le considérant aux prises lui-

même avec la souffrance sur une croix qu'elle a demandé que l'on plaçât devant elle.

Le peuple pleure, l'homme du sang croit que Dieu ne lui pardonnera pas le supplice de cette guerrière; des Anglais disent qu'elle aurait reçu les plus grandes ovations si elle avait combattu pour leur pays à jamais déshonoré de l'avoir fait mourir; plusieurs de ses juges donnent publiquement des témoignages de repentir; tous sont en butte au mépris de l'ennemi qui les a employés à sa politique aussi astucieuse qu'atroce; tous sont fuis comme des objets d'horreur; tous, ainsi que cela arrive dans les assassinats juridiques du juste, périront misérablement; l'évêque de Beauvais, qui n'a pu se défendre lui-même d'une visible émotion de peine en prononçant la sentence, se couvre de l'autorité du roi d'Angleterre contre les anathèmes qu'il doit craindre du concile et du Souverain Pontife. Les affaires du duc de Bedford s'abîment plus promptement, les processions, les déclamations du haut des chaires, les circulaires envoyées partout pour étouffer l'iniquité du supplice ne servent qu'à la mettre davantage en vue; des membres du tribunal découvrent les manœuvres dont on s'est servi pour envelopper des ombres de la culpabilité

cette sainte [illegible] con-
duite à la [illegible]
[illegible]
[illegible]
où elle a souffert [illegible]
[illegible]
l'autre, l'immortalité [illegible]

Que les [illegible]
sévèrement [illegible] sou-
nir leur honneur [illegible]
[illegible]
une enthousiaste [illegible]
[illegible]
s'être aussi [illegible]
est plus grand [illegible] à un écrivain
français qui, dans un ouvrage contre cette
vierge illustre, a commis un double attentat en
bafouant la vertu la plus pure et en outrageant
la patrie dans sa plus belle gloire. La haine con-
tre le christianisme l'a poussé à cet avilisse-
ment, son siècle partage son opprobre. Tels
temps, tels écrivains, telles productions. Lors-
que la société est corrompue, il doit paraître
des poëmes licencieux; la littérature est la plus
fidèle expression des mœurs, et, sous ce rapport,
nous pouvons, sans orgueil, nous dire meil-
leurs qu'on ne l'était avant nous. Mais Jeanne

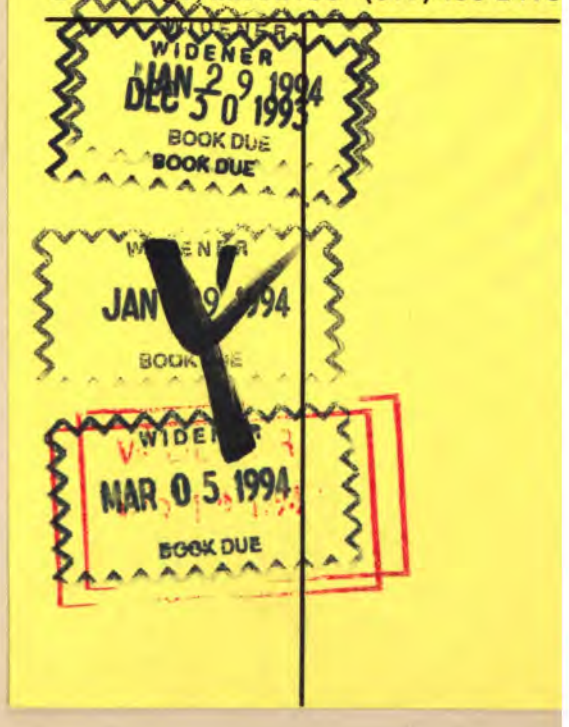
d'Arc est restée et restera toujours l'un des plus grands héros dont la France puisse s'enorgueillir et se féliciter. On ne voit, en aucun temps, une autre main qui ait sauvé la patrie en des circonstances aussi critiques; nous lui devons d'être encore Français. Sa vie, courte pourtant, tiendra toujours, par la grandeur des événements qui l'ont remplie, par les effets d'incalculables avantages qu'elle a produits, une place immense dans nos annales; elle sera toujours une de ces époques qui, comparables à des hauteurs, dominent dans la suite des siècles notre histoire et celle du monde; cette touchante, cette noble figure de Jeanne d'Arc, rayonnera devant tous les âges de la plus magnifique splendeur; en passant devant elle, ils s'arrêteront d'étonnement, ils inclineront la tête de reconnaissance et de vénération, ils demanderont à la poésie de nouveaux chants, à l'éloquence de nouveaux discours pour payer chacun à leur tour le tribut d'éloges à l'héroïsme.

Orléans, premier témoin des exploits de Jeanne d'Arc, qui en a partagé l'honneur par sa vaillance, qui la première en recueillit les fruits et en célébra l'éclat, s'applaudissant de n'avoir pas vu dans ses murs la présence du dominateur étranger, sera toujours à la tête de ce con-

cert d'hommages et de bénédictions. Sa libératrice l'a couverte d'honneur entre toutes les villes du royaume. Si plusieurs sont au-dessus d'elle pour le nombre de leurs habitants, aucune ne lui est supérieure pour l'illustration. Remontant à l'auteur de toutes ces merveilles, elle ne cessera de remercier Dieu, au nom duquel Jeanne d'Arc s'est présentée et a combattu ; ce Dieu miséricordieux et tout-puissant qui a régénéré le monde par son fils, qui se joue dans l'univers, qui distribue les couronnes à son gré, qui affermit ou qui renverse les trônes, qui fonde les empires, qui les fait vivre ou dessèche leurs racines.

Au moment, messieurs, où j'ai cru voir la pompe de ce jour se développer auprès du monument que vous avez élevé à Jeanne d'Arc, il m'a semblé que cette statue s'animait tout à coup; que, baissant son glaive parce que le ciel ne s'en sert pas pour sa propre cause, elle s'est écriée : Gloire à Dieu ! Amour du cœur ! Fidélité constante à la religion ! Aussitôt ces mots furent répétés avec des accents prolongés. L'héroïne continuait : Honneur, prospérité à la France, qui ne peut être malheureuse que par sa propre faute et par ses funestes divisions ! Dévouement sincère à l'auguste famille de ses rois ! Relevant alors son épée d'une manière terrible, elle


3 2044 020 336


WIDENER
JAN 2 9 1994
DEC 3 0 1993
BOOK DUE
BOOK DUE
JAN
BOOK
MAR 0 5 1994
BOOK DUE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.